

S.O.S Amitié

— la revue —

Numéro 137 — Printemps 2008

ÉCOUTE ET MÉDIATION
interview de **JEAN-FRANÇOIS SIX**

LIVRE BLANC DIXIT
L'ÉTAT DE CRISE

DES RENCONTRES CITOYENNES
interview de **SYLVIE GALARDON**

LORSQUE L'HOMME SOUFFRE
DE SOLITUDE, PAR
SÉBASTIEN DUPONT

l'homme qui vacille

Un mal.  Des mots.

S.O.S Amitié



Photo de couverture : DR

Avant-première

NUMÉRO 138

Dans le prochain numéro de la revue, nous jetterons un regard en arrière, nous remonterons parfois assez loin dans notre passé pour retrouver quelques « signatures ».

Car s'il est vrai que la revue a évolué au fil des années – dans sa présentation, dans son format, dans son contenu, dans sa ligne éditoriale –, il est tout aussi vrai qu'elle a souvent ouvert ses pages à des articles de qualité. Ce sont quelques-uns de ces articles que nous vous proposerons dans le numéro d'été. Et sans doute réaliserons-nous, pour le cas où nous l'aurions oublié, que l'identité de S.O.S Amitié ne date pas d'hier... ■

Revue trimestrielle éditée
par S.O.S Amitié France –
Association reconnue
d'utilité publique

Directeur de publication

Daniel Boissaye

Comité d'animation

11, rue des Immeubles industriels
Paris XI^{ème}

Rédacteur en chef

Rémi Rousseau

Comité de rédaction

Marie Bragard, Pierre Couette
Ghyslaine Goulley-Leloup,
Caroline Huleu, Jean-Pierre Igot

Conception

Mickaël Bazoge
mbazoge@gmail.com

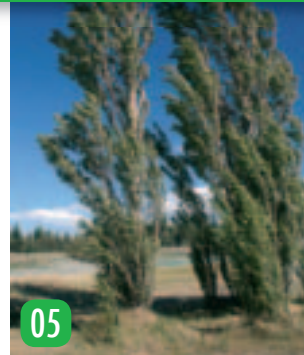
Impression

L'Artésienne 03 21 72 78 90
Z.I. de l'Alouette, 62802 Liévin cedex

Sommaire



09



05



15



22

04 L'homme qui vacille

Dossier

21 S.O.S Amitié, une bouée quand tout vacille...

Paroles d'écouterants

22 Châteaux de sable

Nouvelle

22 Retour sur images

Réflexion

26 « L'écoute, rien que l'écoute, toute l'écoute. »

Nouvelles d'ailleurs

27 Chad Varah, fondateur des samaritains, est décédé

Abonnement

Abonnement normal..... 18€50

Abonnement pour l'étranger 23€

Abonnement de soutien..... à partir de 40€

4 numéros par an (à découper ou à recopier sur papier libre)

Merci de nous signaler les noms et adresses
de manière complète et lisible

Je m'abonne : M./Mme

Adresse :

Je me réabonne : M./Mme

Adresse :

☞ Ci-joint un chèque de.....€ établi à l'ordre de S.O.S Amitié France

☞ Je préfère régler mon abonnement par virement postal : CCP11409-45-N

☞ À adresser à S.O.S Amitié France

11, rue des Immeubles Industriels - 75011 Paris



VOIES MÉDIANES

Acquiescer à la parole sans nécessairement acquiescer à ce qui est dit : voie médiane.

Aider sans prendre en charge : voie médiane.

Être désintéressé sans être indifférent : voie médiane.

Être bénévole à S.O.S Amitié, c'est-à-dire ne pas être un professionnel, mais sans agir pourtant comme un amateur : voie médiane.

Proposer une écoute active mais non directive : voie médiane.

Faire de la place à autrui sans renoncer à soi-même : voie médiane.

Considérer que le silence n'est pas du rien : voie médiane.

Accepter sans en être affecté que le téléphone ne sonne pas : voie médiane.

Ne pas confondre l'écoute individuelle avec l'écoute personnelle : voie médiane.

Accepter qu'un autre puisse se passer de notre aide : voie médiane.

Écouter d'égal à égal sans perdre de vue que les places, celle de la personne qui écoute et celle de la personne qui parle, ne sont ni identiques ni interchangeables : voie médiane.

Se sentir concerné par l'autre et ce qu'il vit sans pour autant en faire une affaire personnelle : voie médiane.

Être convaincu que la personne n'est pas dénuée de capacités, sans pour autant l'abandonner à elle-même : voie médiane.

Deux possibilités s'offrent à nous ; à S.O.S Amitié, mais pas uniquement ; dans la vie de chaque jour aussi. Deux possibili-

tés, deux contraires qui, à leur manière, semblent dessiner le monde tel qu'il est : être professionnel, ou bien être amateur ; faire les choses par intérêt personnel, ou être dans l'abnégation la plus grande ; prendre l'autre en charge ou l'abandonner à lui-même ; etc.

Ces couples de contraires sont nombreux, et bien souvent ils nous happent. C'est que la logique semble imparable : c'est l'un ou l'autre, et il nous faut choisir. Et bien souvent nous choisissons, en toute bonne foi, et en confiance, mais sans doute trop rapidement.

Mais il arrive aussi que nous retardions notre choix, que nous y regardions de plus près, ou de plus loin, que nous prenions le temps de la réflexion. Il se peut alors que les choses ne soient plus si nettes, si tranchées. Des fissures apparaissent, des failles, des interstices : le couple de contraires perd de sa superbe. Dans son arrogance, il voulait nous dire le monde tel qu'il est, mais ce n'était que du simplisme, car le monde est

Les voies médianes sont des voies de coexistence

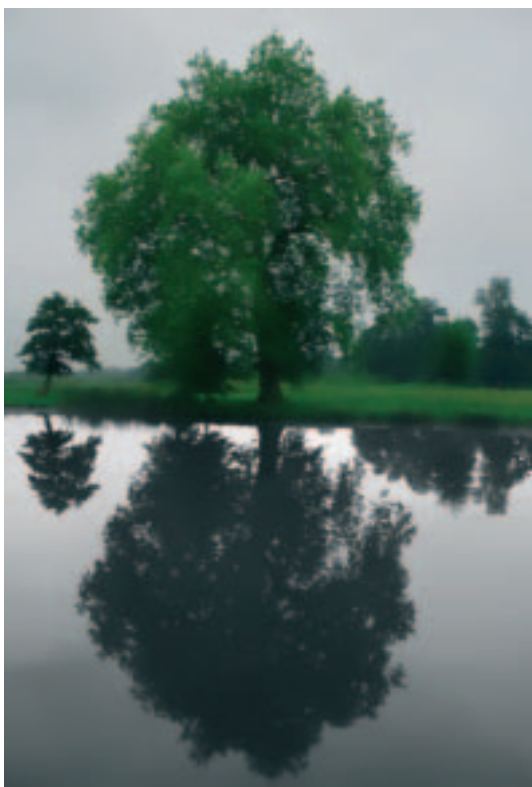
bien plus complexe que dessiné en noir et blanc. Il y a aussi du gris, en plusieurs teintes, et bien d'autres couleurs également. Il nous aura suffi de prendre un peu le temps de la réflexion pour réaliser que ce n'est pas le monde tel qu'il est, que nous dessinait le couple de contraires, mais le monde tel qu'il n'est pas.

Alors notre regard désormais aiguisé peut tenter de distinguer, dans les interstices, des voies médianes. Ce ne sont pas les voies les plus faciles ni les plus sereines. Ce sont même des voies incertaines, des voies d'équilibre précaire, peut-être des voies de vacillement. C'est que ces voies sont toujours en construction, toujours à repenser, toujours à inventer. Mais ces voies sont aussi celles de notre humanité, de notre fraternité ; celles où la rencontre entre êtres humains est possible ; celles de la reconnaissance réciproque ; celles de la liberté en tant que valeur partagée.

Les voies médianes sont des voies, non pas d'exclusion comme le sont nos contraires (c'est l'un ou l'autre, pas les deux), mais de coexistence : les choses, mais surtout les personnes et leurs affaires humaines, peuvent coexister. On devine sans peine que, pour qu'une telle coexistence soit possible, il y faut une articulation particulière ; une articulation qui, au moins en puissance, va pouvoir faire du lien ; une articulation qui, loin d'être une solution « clé en main », sera fruit d'une véritable

dynamique de réflexion, d'inventivité et de créativité. En étant des voies de coexistence, et non d'exclusion, les voies médianes, en un sens, « hissent le niveau », elles nous tirent vers le haut, là où, notamment, être solidaire n'est pas assister mais tenir ensemble. Et S.O.S Amitié, par son action, et de sa place, contribue à ce que la société des hommes soit solidaire, que « ça » tienne ensemble.

Voies médianes... Nous aurions pu les appeler « voies intermédiaires », ou bien parler de « 3ème voie » ; peu importe ici le nom qu'on leur donne, ce qui importe, c'est l'idée, cette idée qui invite à ne pas se laisser abuser par le « prêt-à-penser ». Le risque d'être abusé est certes faible à S.O.S Amitié, car la réflexion est ancrée depuis longtemps dans nos travaux et en amont de nos décisions. Restons vigilants, toutefois, car la technologie – grandissante – a la fâcheuse manie de précéder la réflexion. Quand elle ne l'annihile pas tout simplement. ■



Dossier

危机

La langue chinoise exprime, à sa façon, une idée semblable au vacillement, à propos du mot « crise », qui se dit approximativement WEI-JI, et s'écrit, paraît-il, à l'aide de deux idéogrammes complémentaires et indissociables : le premier – WEI – signifie le danger, c'est-à-dire le risque du basculement fatal, et le second – JI – évoque l'opportunité, la chance à saisir pour se redresser...

Toujours la même idée que nos progrès ne sont que de longues suites de trébuchements, ou de mues : perdre son ancienne peau rend un moment vulnérable, mais prépare le renouveau de la force...

Un entre-deux entre le risque et la gain, le « encore » et le « déjà »...

L'homme qui vacille

- 05 L'homme qui vacille
- 06 Écoute et médiation – interview de Jean-François Six
- 10 Livre Blanc dixit : l'état de crise
- 11 Question de mots : vaciller pour avancer ?
- 12 Lorsque le poste vacille
- 13 La flamme d'une chandelle
- 14 Un Collectif, des Rencontres citoyennes, de la prévention primaire du suicide – interview de Sylvie Galardon
- 18 Lorsque l'homme souffre de solitude
- 20 Le sel de la vie

L'HOMME QUI VACILLE

L'homme, lointainement dans le temps, est cet hominien qui se met debout. « Homo erectus ». Et il marche à travers le monde, se répand, conquiert les espaces ; il devient « Homo sapiens », marche à travers l'esprit, conquiert les savoirs et les sagesse. Ces derniers temps, il a découvert l'infiniment petit, a marché sur la lune. Il s'est mis debout comme homme libre, égal, fraternel, en droit et en dignité, parmi tous les êtres humains, avec eux.

Cet homme qui est debout coexiste de plus en plus avec une sorte de double qui lui colle à la peau, un double qui est aussi fragile qu'il est, lui, puissant ; un double que l'on pourrait appeler « l'homme qui vacille ». Tant de certitudes et pourtant perdant pied, déterminés et pourtant mal assurés, fermes et pourtant traversés d'hésitations, résolus et pris de vertige : tels nous sommes aujourd'hui, indissolublement écartelés. Il nous faut désormais vivre dans cet état, apprendre à l'assumer.

On parle beaucoup de précarité depuis quelques années. Non pas seulement dans le sens de cette vulnérabilité inhérente à la vie humaine comme en parlait Camus qui évoquait souvent « la précarité réelle de la condition humaine ». Mais aussi dans une constatation d'une précarité qui se déploie dans notre époque moderne et au cœur même des vies ordinaires ; toutes les vies, désormais, sont promises à la précarité ; car, chacun désormais le sait, si l'on n'est pas précaire, on le sera un jour, ou on pourra l'être un jour. En même temps que toutes les certitudes du monde, sont maintenant présentes, dans les existences humaines, toutes les précarités du monde.

L'homme de tous les jours vacille dans sa vie ordinaire. Qu'est-ce qu'une vie ordinaire ? Celle, nous dit le philosophe Paul Ricoeur, qui se déroule dans une certaine stabilité parce qu'elle peut à peu près mettre en œuvre quatre « capacités » fondamentales : pouvoir dire, pouvoir agir, pouvoir raconter et enfin pouvoir se croire capable de dire, de faire, de se raconter. La précarité commence lorsque ces capacités sont atteintes ; on vacille, on est alors déstabilisé. Un jeune philosophe, Guillaume Le Blanc, a repris la recherche de P. Ricoeur, l'a excellemment poursuivie et élargie dans son livre *Vies ordinaires, vies précaires* (Seuil, 2007) ; il interroge ces vies fragilisées où des êtres



humains sont dans la société sans plus y être, « un pied dedans, un pied dehors » ; il se demande « *ce qu'est une société qui produit structurellement de la précarité* » ; il explore les souffrances, tant sociales que psychiques, qu'engendre l'épreuve de la précarité.

Mais quel programme pour que ces « vies précaires » puissent ne plus suffoquer et retrouver une respiration normale ? Leur redonner la possibilité d'un agir créateur. Comment ? En commençant par le commencement, en reconnaissant, là où elles sont, ces vies précaires, telles qu'el-

les sont ; et le plus grand obstacle, c'est qu'elles sont souvent quasiment invisibles n'étant pas dans une exclusion radicale ; il y a aussi ceci qu'elles veulent donner le change, faire comme si tout allait bien ou pas trop mal.

Reconnaître l'autre qui est dans une vie précaire est impossible si nous sommes dans notre fortin, bardés de certitudes et d'assurance, si nous n'avons pas osé, par peur, regarder nos propres précarités. Celui qui est sans blessure, durci dans ses convictions où il croit « dur comme fer » sans jamais douter, ne peut que passer à côté des blessés de la route sans même s'apercevoir de leur existence. Mère Teresa, si elle avait cru d'une foi compacte et fermée, si elle n'avait pas vécu sa foi dans une vraie précarité, aurait-elle eu à cœur les plus humainement déshérités ?

Oui, nous ne sommes pas seulement l'homme

debout mais aussi l'homme qui vacille ; et sans doute est-ce une bénédiction pour l'avenir de l'humanité que se fasse aujourd'hui de plus en plus cette prise de conscience sans laquelle notre monde se couperait de plus en plus en deux secteurs totalement antagonistes, en deux sortes d'êtres humains, les clos sur eux-mêmes et les exclus, aussi perdus les uns que les autres. ■

Jean-François SIX

La lettre du 127

Octobre 2007 – N°25

ÉCOUTE ET MÉDIATION

Entretien avec Jean-François SIX, Président du Centre National de la Médiation

Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cet homme qui vacille, derrière ou juste à côté de l'homme qui s'est mis debout et marche à travers le monde ?

L'homme qui s'est jadis mis debout vacille. L'homme d'aujourd'hui. Tous les hommes d'aujourd'hui, je ne vois pas d'exception. Depuis des millénaires, l'homme avait tout fait pour être debout, solidement sur pied, fort en tout, homme complet, « *beau et bon* », disaient les Grecs, l'homme complet de la Renaissance, devenu l'homme de la science et de la technique et, ces derniers temps, l'homme courant à la poursuite de la performance, de la réussite en argent, de la conquête de pouvoirs toujours plus importants, de l'excellence. Même si ce but, l'excellence, demeure présent dans la tête de beaucoup, ceux qui la recherchent ardemment sont tous marqués par une faille, ils boitent, ils vacillent.

Vous opposez en quelque sorte l'excellence comme un état de l'homme à la performance comme une activité, une conquête faite au détriment de l'autre ?

Non, culte de l'excellence comme culte de la performance donnent un même produit. Un produit, en fait, une production médiocre ! En courant sans cesse après la performance, l'homme s'épuise à vouloir plus que son voisin, avoir le meilleur QI, le meilleur résultat sportif... On commence enfin à reconnaître des limites à cette course, sauf à les dépasser par des artifices. On est arrivé à un palier.

J'avais seize ans en 1945 et je me souviens d'Hiroshima où l'on a entrevu que l'humanité pourrait s'autodétruire. À cette époque, il y avait en France deux cultures : l'une, paysanne, chrétienne, humaniste et l'autre, scientifique, qui prenait de plus en plus d'importance. Avec les guerres, on a poussé celle-ci jusqu'à l'extrême avec la maîtrise de l'atome. L'homme n'a jamais été aussi loin dans la volonté collective de destruction et de génocide avec Auschwitz.

Donc, pour moi, il n'y a plus l'homme qui tient debout et l'homme qui vacille mais c'est l'humanité tout entière qui vacille.



DR

C'est l'humanité tout entière qui vacille.

Si l'on prend bien conscience de ce vacillement désormais global, l'on apercevra d'autant mieux nos vacillements particuliers à chacun.

Dans votre article, justement, vous dites qu'il y a deux hommes en nous, l'un droit sur ses pieds, solide, performant, et une sorte de double qui est dans le doute, dans l'inquiétude ?

Dans le fond et je n'ai pas trop osé le dire pour ne pas aller trop loin trop vite, mais pour moi on se croit encore un homme debout et on ne l'est plus. L'humanité n'est plus debout. Avec l'évolution démographique, l'Européen voit déjà qu'il n'a plus guère les ressources suffisantes pour se renouveler. Mais c'est toute l'humanité qui peut arriver à s'éteindre, sans guerre, sans l'atome, sans rien. Nous savons maintenant que notre monde est mortel à tous points de vue ; plus seulement les civilisations, comme disait Paul Valéry. Voltaire disait « *Qui sait si on vivra encore trois semaines ?* » Maintenant on peut dire : « tout peut disparaître ». Alors, si vous avez cette conscience-là vous n'êtes plus un homme debout, un homme qui

advient. Vous êtes un homme qui vacille sur une mer qui est déchaînée.

C'est ce qu'on voit aujourd'hui, avec la prise de conscience écologique ?

À peine ! On a une capacité d'illusion extraordinaire. Celle de se dire « *je vivrai quand même assez longtemps...* »

On ne se rend pas compte. L'homme d'aujourd'hui ne voit pas venir...

Vous savez, Bettelheim, qui a été en camp de concentration et en a réchappé, s'est rendu compte que ceux qui y ont le moins bien résisté c'étaient ceux qui étaient résignés, les fatalistes qui pensaient « *c'est comme ça ! On n'y peut rien !* ».

Ensuite, il y a eu ceux qui se disaient qu'ils allaient mourir pour une cause, particulièrement les Chrétiens, et aussi les communistes.

Ceux qui ont le mieux résisté, une toute petite partie, c'était ceux qui en face de leurs bourreaux se disaient « *ce sont encore des hommes* ». Être capable de se dire que ce bourreau n'était pas un monstre, mais un homme qui a vacillé jusqu'à ce point mais qui, malgré tout, est encore un homme. Savoir qu'il y a en

... nous une « vacillation » originelle est une grande force.

Une espèce de confiance dans l'homme malgré tout ?

Voilà ! Cela a été le cas pour Geneviève De Gaulle, Primo Levi et d'autres...

Quand nous avons retenu le thème de l'homme qui vacille pour le dossier de la revue, nous pensions surtout au vacillement de l'individu et plus particulièrement de celui qui appelle S.O.S Amitié.

En fait, je voulais surtout faire prendre conscience que nous sommes tous vacillants et qu'il fallait oser regarder la mort en face, la mort possible, là, de notre humanité.

Quelqu'un qui est à l'écoute à S.O.S Amitié, qui fait de l'écoute en se disant que par rapport à celui qui appelle il a quand même une supériorité car il se sent solide, c'est comme les « médiateurs », qui savent mieux que leurs interlocuteurs la solution à leur problème. Et nous, on est contre ces médiateurs ! Vous avez dû vous en rendre compte puisque vous avez lu Le temps des médiateurs où nous dénonçons déjà, il y a près de vingt ans, les solutionneurs d'en haut.

Vous voulez dire que plus le médiateur est solide moins il est en position de médiation, il n'entend plus rien, il est pris dans sa solidité, ce n'est pas ça qu'il faut faire et pour l'écouter c'est un peu la même chose ?

Pour moi par exemple, sur un plan très personnel je sais que j'ai un défaut très précis, je le sais. Je suis vacillant là-dessus, mortel, mortifère, morbide sur ce plan-là ; avec ce défaut, j'apporte la mort. Cette

faille fait que, si je ne fais pas attention, je vais en faire une pulsion de mort contre moi-même et contre autrui. Il est important que je demeure bien conscient de cette faille.

Nous avons tous nos points faibles, nos points de vacillement différents. Si je sais le mieux possible, dans une liaison avec moi-même, où j'en suis, je vais pouvoir être à l'écoute, à la rencontre de l'autre dans sa propre vacillation qui n'est pas la même que la mienne.

Vous savez, en psychanalyse, on a beaucoup étudié depuis une quinzaine d'années l'humour. Les gens qui ont de l'humour ont bien fait leur « Œdipe », sont devenus adultes. Ils savent reconnaître leurs faiblesses et se moquer d'eux-mêmes sans sourciller et sans s'effondrer. Comme ce condamné qu'on a amené en place de grève pour y être exécuté et qui, en montant les marches, a mal mis son pied, a glissé et a dit « ça porte malheur ! ».

J'aime bien cette idée de l'humour, c'est une clé. Je n'y avais pas pensé jusque-là...

Tristan Bernard se cachait pendant la guerre avec sa femme. À un moment donné, les Allemands sont arrivés chez lui et l'ont trouvé. Il s'est alors tourné vers sa femme en disant « *jusqu'à maintenant nous vivions dans la peur, maintenant nous vivons dans l'espérance !* »

C'est extraordinaire, cet humour.

Pourquoi les Juifs ont-ils cet humour si



DR

particulier ? C'est qu'ils ont tout le temps été en danger de mort et le savaient. Avant même Auschwitz, ils ont toujours été en danger d'extermination. Alors, acquiescer à cet état constamment instable, vacillant, c'est acquérir une force extraordinaire.

Quand vous recrutez un écoutant, dans l'entretien avec lui, voyez s'il a de l'humour. S'il n'a pas d'humour ce ne peut sans doute pas être un bon écoutant.

C'est une manière de dépasser quelque chose ?

Pour moi, c'est dans le même ordre d'idée que pour la médiation parce que la véritable médiation sur un plan philosophique – je suis assez Hegélien – c'est la reconnaissance réciproque, la reconnaissance mutuelle. Il faut se dire qu'on est égal, ne pas rechercher la performance, vouloir être meilleur. Même si je réussis dans ma vie, si j'ai des diplômes, je suis l'égal de l'autre.

La vraie médiation, c'est de pouvoir rire et pleurer ensemble de notre humaine condition. Avec celui que je rencontre, ...

Nous avons tous nos points de vacillement différents.



DR

... je partage une même condition, je ne me sépare pas de lui, je suis solidaire. C'est cela la médiation pour moi.

On a été pionniers sur la médiation. Quand j'ai écrit *Le temps des médiateurs* c'était dans les années 1980, c'était ironique, pour dire « *voilà, on va être envahi par des médiateurs de toutes sortes qui vont savoir mieux que nous comment nous pouvons diriger nos vies.* »

Tout le monde veut être médiateur : quand on est médiateur, on est meilleur que les autres, on connaît des solutions que les autres ne connaissent pas, c'est comme les dames d'œuvres et tous les paternalistes, c'est effrayant. Pour moi, je me disais qu'être médiateur ce n'était pas être meilleur mais plutôt avoir ce sens du respect de l'autre, de la position de l'autre, des positions contradictoires. Savoir le dire, créer un climat de « paisibilité » entre les deux. Et permettre qu'il

n'y ait pas de rivalité de confrontation, pas d'inégalité. Que c'est un don particulier, mais qui ne fait pas se sentir supérieur aux autres.

Quand quelqu'un – ou un groupe – téléphone au Centre National de la médiation (CNM) pour demander une médiation, on lui donne rendez-vous et nous nous retrouvons autour d'une table. La personne du CNM qui le reçoit déclare d'emblée « *Je voudrais qu'il n'y ait pas de malentendu. Je n'ai pas de solution dans ma besace, je n'ai pas de conseil à vous donner. Je suis un être humain comme vous, qui a lui-même des problèmes et qui est heureux, pour tel ou tel de ses propres problèmes, d'aller trouver un ami, un frère, à qui pouvoir en parler. Nous allons vivre une médiation ensemble, regarder les choses ensemble et vous verrez, vous.* »

Si c'est un ménage, jamais je ne les fais venir ensemble et je dis « *Je ne suis pas un médiateur entre vous deux. Vous êtes*

déjà trois, car entre vous deux il y a votre amour. Ce tiers-là n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais à vous deux, vous êtes à égalité devant lui. Comment savoir qui aime mieux que l'autre ? Et on ne sait jamais qui a tort. Vous vous engagez à cultiver cet amour, qui est le médiateur entre vous. Vous êtes en médiation l'un par rapport à l'autre, à cause, pour, en vue de votre amour entre vous deux. »

En face de chacun je ne pose que des questions, je ne donne aucun avis. Quand l'un et l'autre prennent conscience que si le lien s'est détérioré c'est dû pour une part à chacun, et si cette part est reconnue par chacun des deux, il y a dialogue, sinon c'est impossible.

Entre deux groupes, qui ne s'entendent pas ou qui veulent se rapprocher, qu'est-ce qui leur est commun, qu'est-ce qui fait difficulté entre eux ? Ce « entre », c'est ça le troisième, le médiateur. Le tiers, c'est le litige qui fait problème entre deux individus, ou leur désir de rapprochement. Ou leur amour, leur amitié.

Les gens courent, j'allais dire comme des enfants, derrière les médiateurs car ils sont perdus et veulent avoir, toutes cuites, les solutions.

Comme on a couru après les psys ?

Maintenant on court après les coachs, qui remplacent les médiateurs de plus en plus.

Nous, on dit heureusement parce que ce monde des médiateurs, c'est une plaie pour l'humanité. En effet, les médiateurs, ça empêche les êtres humains d'être responsables d'eux-mêmes, ça fait que l'on se repose sur eux, ce sont des béquilles à tout faire.

Pourquoi avez-vous écrit que S.O.S Amitié était un médiateur ? Entre un solitaire, qui lance un appel de détresse et la société dans laquelle il se sent mal à l'aise ?

J'ai écrit – et souvent dit – que S.O.S Amitié était, en soi, possible médiation, espace « entre ». La société, malgré les multiples lieux d'échanges, malgré les énormes moyens de communication, les radios qui demandent votre avis, suscitent vos prises de parole, est de moins en moins un lieu « écoutant ». La médiation, pour moi, est d'abord l'écoute vraie qui se met en route entre deux êtres ou ...

Il y a d'abord médiation entre l'écouter et lui-même.



deux groupes où chacun des deux est à l'écoute de l'autre comme de soi-même : l'écouter doit être, je le crois, à l'écoute de lui-même ; il y a d'abord médiation entre l'écouter et lui-même.

L'écouter et lui-même ? Pas l'appeler ?

Je dis bien l'écouter. C'est comme face à un enfant, on ne peut pas être en force. On doit se dépouiller de sa force. L'écouter, s'il est cohérent avec lui-même, sait qu'il a quelqu'un en face avec qui il doit être en dépouillement de lui-même dans une grande humilité. Il doit donc y avoir une médiation de l'écouter avec lui-même. Rien qu'en prenant le téléphone il doit se dire : « *Je vais accueillir quelqu'un qui est en faiblesse et je dois donc me dépouiller de ma force* ».

Je pense à un vers de Saint-John Perse, dans un poème qui présente « *l'homme au masque d'or* », un homme revêtu d'or, c'est-à-dire qui n'a vécu que pour l'argent, gagner de l'argent. Cet homme va devant de la mer. Devant cet océan, il a un choc. C'est tellement immense, infini, la mer, que les défenses de cet homme

tombent et le poète écrit : « *Et l'homme au masque d'or se dévêt de son or en l'honneur de la mer* ».

Face à l'infini qu'est cet être humain qui m'appelle, face aussi à la faiblesse de cet homme qui est fondamentalement vacillant, je me dévêts de ma force. J'ai à faire ce travail : reconnaître que je suis moi-même un être vacillant devant cet autre être humain.

Comment êtes-vous personnellement arrivé à la médiation ?

Je suis Ch'ti, né dans la vallée de la Lys. Mais à trois kilomètres de la frontière belge, flamande, ayant une grand-mère qui porte un nom purement flamand... Un jour, j'ai pu parler le patois picard de mon enfance avec Raymond Devos ; et en même temps, j'ai toujours beaucoup aimé la culture germanique. Je me sens un sang mêlé ; ce qui est propice à la médiation !

Sur un plan philosophique, j'ai toujours été passionné par les cultures et les croyances dans leurs spécificités et diversités, dans la recherche d'être d'une con-

viction précise et en même temps d'être en saisie intérieure, le plus possible, de la conviction de l'autre.

Enfin, il y a, viscéralement, le respect du « droit de l'autre », à la manière de Lévinas ; R. Barre et M. Rocard qui ont écrit une préface commune du livre Médiation (au Seuil) ont dit que la médiation était « fille de la fraternité » ; j'ai toujours désiré servir cette « fraternité », la « reconnaissance réciproque » à établir et à cultiver entre les êtres, les groupes humains. ■

Propos recueillis par Jean-Pierre IGOT

Comité de rédaction

Pour préserver le ton des échanges, la forme « parlée » a été volontairement conservée dans la retranscription de l'interview.

LIVRE BLANC DIXIT : L'ÉTAT DE CRISE

Dans son chapitre « A – L'Appelant », Le Livre Blanc de la Formation consacre un développement particulier à la « personne en état de crise », qui est précisément ce moment de perte de repères, de grande fragilité, où tout l'être vacille... avant de se reconstruire de l'intérieur...

L'état de crise

Il est important de dire que la crise n'est pas nécessairement brutale ou spectaculaire. Elle n'est pas que : crise de nerfs, crise de larmes, etc. Elle est un processus qui s'inscrit dans une durée, avec : des préliminaires, une période d'escalade, un paroxysme puis un temps de résolution. S.O.S Amitié peut avoir à écouter des personnes qui appellent à l'un ou l'autre de ces moments.

Quoi qu'il en soit, il est convenu de nommer « personne en état de crise » toute personne sujette à des ébranlements qu'ils soient physiques, affectifs, moraux ou philosophiques. Mais la crise n'est pas que négative, une crise bien vécue est une étape de croissance : par la crise qui le spécifie et l'adaptation qu'elle exige, l'homme se crée.

La crise est rupture dans un état d'équilibre ou de continuité.

Une mobilisation des moyens d'action et de création la caractérise au même titre qu'une menace aiguë accompagnée de vécu d'angoisse, de détresse et de désespoir.

En effet dans les moments de crise : l'angoisse de mort et le désir de survie sont simultanément mobilisés, bien qu'à des degrés divers.

Ainsi la notion de crise (du grec krisis : décision) recouvre deux acceptions distinctes mais complémentaires d'une même réalité : l'une négative (perte d'équilibre, remise en question destructive, souffrance et menace de disparition), l'autre positive (option nouvelle, réorganisation).

Les crises mobilisant la personne qui appelle sont de deux ordres. Il s'agit soit de crises maturatives survenant lors des stades nécessaires à l'évolution normale du vivant (adolescence, vieillesse...), soit de crises réactionnelles provoquées par un événement inattendu ou une réaction à l'environnement (deuil, chômage, accident, isolement...).

Les ruptures issues de la crise sont susceptibles de remettre en cause les repères

et les systèmes de valeurs personnelles, tant intérieurs (continuité de soi, identité, idéaux - modes de penser, de sentir, d'agir - mécanismes d'adaptation) qu'extérieurs (environnement, cadre de vie, groupe social, institutions).

Or ces repères aident à maintenir chacun dans ses rôles et ses statuts, ainsi qu'à entretenir les réseaux de relations nécessaires

au sentiment de continuité de sa propre identité, dans le déroulement de son histoire personnelle.

Notre société n'est plus adaptée à la liquidation sereine de telles crises que les solidarités de voisinage et un cadre de références sociales stable permettaient de prendre spontanément en charge. Beaucoup de rites d'expression ont disparu (notamment autour de la naissance, de la puberté, de la mort, du deuil, du handicap, etc.).

La crise vécue par la personne qui appelle interpelle son entourage, voire la société dans son ensemble, en termes d'accompagnement.

Ce sont là les conditions dans lesquelles l'individu - notamment la personne qui appelle - doit se livrer à un travail d'élaboration psychique et de dépassement.

Les mises en œuvre que la crise suscite entraîneront tantôt progression et changement, tantôt régression, chronicisation, maladies mentales et somatiques, voire autodestruction.

Reconstruction

Chaque crise nécessite une reconstruction scandée en plusieurs étapes. C'est d'abord le temps du deuil : temps de déni, de révolte et de dépression. Puis vient un temps pour le « lâcher prise » et enfin



DR

une acceptation progressive des élaborations nouvelles.

La demande de la personne qui appelle est une aide à dire sa crise singulière afin de la rendre, si possible, mobilisatrice, incitatrice d'évolution, de changement et de transformation.

Conclusion

Distinguer ainsi « personne qui appelle » et « appelant » (ce personnage qui prend corps dans l'imagination de l'écouter et qui se métamorphose selon les habitudes et le langage de chacun au sein des Postes) permet d'attirer l'attention de toute personne qui désire écouter sur la nécessité de se former, ne serait-ce qu'à distinguer ce qui vient de son imagination et ce qui vient de la personne qui appelle.

Finalement, qui est-il cet appelant qui téléphone à toute heure du jour et de la nuit, à qui l'écouter se rend disponible 24 heures sur 24, dont l'appel dure parfois deux minutes, parfois trente ? Celui qui agresse, pleure, ne parle pas, rit, réexplique pour la énième fois son histoire ? Qui est-il pour mobiliser tant d'heures d'écoute, tant d'énergie, tant d'émotion aussi ? Est-ce un inconnu ? Un proche ?... Ne serait-ce pas chacun d'entre nous ? ■

QUESTION DE MOTS

VACILLER POUR AVANCER ?

Il convient d'abord de rappeler une évidence : vaciller n'est pas tomber à coup sûr !

En effet, l'homme n'est plus depuis longtemps un quadrupède bien assuré dans sa démarche. Devenu bipède – pour mieux voir et écouter les dangers potentiels, depuis qu'il est descendu de son arbre originel, imaginent les anthropologues – il défie en permanence la pesanteur. Il y est bien plus à l'aise, par exemple, que son meilleur ami le chien, qui, lorsqu'il « *fait le beau* » sur ses pattes arrières, n'y demeure en sécurité que quelques secondes... Nous ne conservons donc la position verticale que par un jeu subtil et permanent de muscles antagonistes : notre équilibre à l'arrêt est forcément dynamique, et notre locomotion n'est en réalité qu'une succession de chutes évitées. Il suffit d'observer un enfant en apprentissage de la marche pour s'en convaincre ! Au sens physique du terme, nous sommes donc bien tous des « déséquilibrés » mais qui avons su parfaitement compenser notre handicap dès le plus jeune âge, et acquérir ainsi l'autonomie de nos déplacements...

En serait-il de même dans le domaine psychique ? Il apparaît que ce qui nous déséquilibre là ce sont surtout les agressions de notre environnement sensoriel et affectif, qui nous semblent autant de menaces pour notre paix intérieure, mais qui viennent aussi opportunément secouer notre torpeur. Ce sont d'abord les simples « émotions », au sens littéral du mot – ce qui nous fait nous (é)mouvoir – qui viennent nous alerter, et secouer nos faibles certitudes, pour nous forcer à changer... Ce sont elles qui nous bousculent le plus, alors que nous souhaiterions toujours contrôler raisonnablement nos affects. Mais tous ces ébranlements de notre (bien) être ne proviennent pas forcément de l'envahissement de notre espace vital par nos semblables. Ce sont aussi nos propres soubresauts intérieurs qui peuvent nous perturber si fort. Et il y a aussi les vacillements de la raison, mais ceci est une autre histoire, une affaire de psys...

À première vue, il n'est donc pas si certain que la seule sagesse gouverne tous nos actes et tous nos sentiments, et que

notre parcours de vie soit aussi rectiligne que l'idéal dont nous rêvions, ni que les leçons de morale que nous avons reçues... Nous éprouvons bien, de temps à autre, quelques instants de « folie » qui peuvent s'avérer ensuite bénéfiques... L'enthousiasme, la passion, même insensés, constituent aussi de puissants moteurs pour se dépasser, se révéler. Parfois encore, nous faisons consciemment le « mal » que nous ne voulions pas... Et alors il nous faut bien admettre que de tels vacillements d'un bord à l'autre semblent bien, ici, le signe que nous avançons, y compris en zigzag, et avec des reculs, mais que notre pire ennemi serait la rigidité, signe de mort...

La flamme d'une bougie qui vacille au moindre souffle d'air est aussi l'illustration du même phénomène : c'est grâce à l'oxygène qu'elle y puise que sa combustion s'entretient, et qui est sa vie même, tandis que la chaleur qu'elle produit la fait se dresser verticalement, fière et éclairante... Sa chaude lumière est le résultat de ces deux influences apparemment contradictoires. Mais si le courant d'air est trop brutal – comme une émotion trop violente qui coupe la respiration, et agresse le cœur – elle cesse de brûler, et sa clarté s'achève en fumée... Fragilité de l'existence !

À S.O.S Amitié, lorsque nous sommes à l'écoute, ce que nous entendons s'apparente souvent à des vacillements plus ou

moins forts, plus ou moins menaçants pour la survie de la personne qui appelle. Sa parole hésite alors entre le silence et le bavardage, entre la confiance en l'autre et l'extrême réserve, entre le passé et l'avenir, entre la vérité inavouable et le mensonge à soi-même, etc. Son équipage humain, corps, esprit et âme est comme tirillé à hue et à dia entre tous ceux qui l'entourent et parfois l'étouffent – conjoint, famille, amis, collègues, voisins... Il avance difficilement droit à cause des cahots du chemin, et est comme secoué de toute part d'embardees incontrôlables... Nous sommes alors témoins auditifs de ses grincements, de ses cris de peur, de ses envies de tout arrêter, ou de son espoir fou de repartir enfin du bon pied...

Mais nous savons heureusement, en relisant notre Charte, que les mots peuvent « *desserrer l'angoisse* », celle qui prend à la gorge et interdit de bouger, qu'ils peuvent permettre alors « de clarifier sa situation » pour continuer à espérer malgré la nuit, et surtout « *de retrouver sa propre initiative* », c'est-à-dire se remettre en marche après l'errance, l'excès, la paralysie ou le vertige.

Osons alors conclure que vaciller sur ses bases n'est pas le début de l'anéantissement, mais la pulsion même de la vie, dont l'équilibre est au centre du balancier... ■

Pierre Couette

Comité de rédaction



LORSQUE LE POSTE VACILLE

Lequel de nos Postes ne s'est jamais retrouvé face à des problèmes d'effectif ou d'argent ? Aucun sans doute, même si d'une région à l'autre l'ampleur des difficultés peut varier.

S.O.S Amitié étant une association fermée, à laquelle on ne peut participer qu'avec l'accord du conseil d'administration du Poste, la recherche de nouveaux adhérents qui souvent devront être écoutants est un véritable défi. On parle bien de recrutement, ce qui implique comme dans une entreprise le passage d'une série d'entretiens et le risque pour les deux parties que la candidature ne soit pas retenue. Lorsque le planning se remplit sans difficulté, qu'il y a toujours des volontaires pour participer aux différentes commissions, continuer à chercher des bénévoles peut paraître superflu. Pourtant, il ne faut jamais arrêter... En effet, démissionner prend le temps de l'écriture d'une lettre alors que les aléas de la vie, la maladie et son amie la faucheuse rôdent sans cesse et happent certains d'entre nous en l'espace d'un instant. Ainsi, si l'on n'y prend pas garde, un Poste peut se retrouver rapidement en sous-effectif. Cela entraîne des difficultés parfois insurmontables pour assurer le 24 heures sur 24 et alors qu'il faut continuer le travail de gestion de l'association.

À S.O.S Amitié comme ailleurs, l'argent est indispensable. Nos Postes, comparés à d'autres associations, ont de gros besoins : il faut payer le loyer, les charges, les formations, les psys de partage, la communication... Et comme S.O.S Amitié est reconnu d'utilité publique, il ne suffit pas d'avoir de l'argent pour le mois suivant mais bel et bien pour une année entière. Comme chacun le sait, aucune subvention n'est éternelle. Il suffit qu'une instance se montre soudainement moins généreuse pour qu'un budget soit complètement déséquilibré. Il faut alors trouver de nouvelles sources de financement ; ces recherches sont comme celles des bénévoles, coûteuses en temps et parfois même en argent.

C'est parfois face à de telles difficultés que se révèlent de bonnes volontés. En effet, tant que la vie du Poste semble être réglée comme du papier à musique, pour-



Pourquoi s'impliquer ?

quoi s'inquiéter ? Pourquoi s'impliquer ? Aussi, est-ce au conseil d'administration en place de tirer le signal d'alarme bien avant que la situation soit irréversible. Il est normal de faire confiance à un Président et son équipe, élus lors d'une Assemblée Générale, mais il est tout aussi normal que ceux-ci communiquent à l'intérieur comme à l'extérieur sur les difficultés que le Poste peut rencontrer. Communiquer est facile. Un bébé en pleurant parce qu'il a faim ou que sa couche est sale communique. Bien communiquer est difficile.

Il ne suffit pas de laisser un compte rendu de C.A à la disposition des écoutants pour que celui-ci soit lu et compris. Nous, qui accordons tant d'importance à la parole et à l'écoute, sachons en faire usage au sein même de nos Postes. Quand la difficulté de recruter ou de trouver de

l'argent paraît, faisons travailler notre premier réseau, celui de S.O.S Amitié. Qui dans notre Poste aurait une idée ou un contact que nous n'avons pas ? Quel Poste, voisin ou pas, s'est trouvé face à la même difficulté ? Lequel a eu la même idée et comment l'a-t-il mise en œuvre ? Doit-on attendre les temps de pause des réunions fédérales pour communiquer ? Chaque Poste possède une adresse électronique, pourquoi n'y a-t-il pas plus d'échanges entre nous au quotidien ? Quant à la communication vers l'extérieur du Poste, c'est une équation à plusieurs inconnues qui implique tout un travail de réflexion en amont... Que peut-on dire ou ne pas dire ? Quel est le message ? Pour qui ? Sur quel support ? Le Guide de la Communication est un outil précieux pour répondre à ces questions d'un point de vue technique mais le message reste à écrire et à faire passer. Il sera entendu à condition qu'il vienne de nous et qu'il paraisse vrai. Oui, ce n'est pas facile. Oui, c'est même difficile. Mais, est-ce une raison pour renoncer ? Pour faire de l'à-peu-près qui ne portera jamais de fruits ? Pour abandonner notre message à un journaliste, à un communicant, à quelqu'un qui n'aura jamais mesuré l'angoisse de l'appelant ?

S.O.S Amitié existe depuis plus de 40 ans et à travers 50 Postes en France. Si nous existons toujours, si nous recevons toujours autant d'appels malgré nos difficultés, c'est parce que depuis le début nous acceptons et nous dominons ce vacillement et qu'il nous paraît plus facilement maîtrisable que l'angoisse que l'on écoute quotidiennement. Continuons ! ■

Marie Bragard
Comité de rédaction

LA FLAMME D'UNE CHANDELLE

Dans son dernier essai, « la flamme d'une chandelle », écrit un an avant sa disparition, le 16 octobre 1962, Gaston Bachelard se fait plus rêveur que jamais. À partir de cette méditation contemplation devant une si petite chose bien tremblotante, c'est tout le pouvoir de l'imagination, l'éveil de l'esprit et la force de la pensée qu'il déploie.

Nous avons choisi ces quelques passages qui nous parlent de flamme vaillante, puis... vacillante, et des échos lointains qui résonnent si souvent au creux des mots, lors de nos écoutes.

« Oui, le veilleur devant sa flamme ne lit plus. Il pense à la vie. Il pense à la mort. La flamme est précaire et vaillante. Cette lumière, un souffle l'anéantit ; une étincelle la rallume. La flamme est naissance facile et mort facile. Vie et mort peuvent être ici bien juxtaposées. Vie et mort sont, dans leur image, des contraires bien faits. Les jeux de pensées des philosophes, menant leurs dialectiques de l'être et du néant sur un ton de simple logique, deviennent, devant la lumière qui naît et qui meurt, dramatiquement concrets.

Mais quand on rêve plus profondément, ce bel équilibre de pensée entre la vie et la mort se perd. Au cœur d'un rêveur de chandelle, quel retentissement il a ce mot : s'éteindre ! Les mots sans doute désertent leur origine et reprennent une vie étrangère, une vie empruntée au hasard de simples comparaisons. Quel est le plus grand sujet du verbe s'éteindre ? La vie ou la chandelle ? Les verbes métaphorisant peuvent faire agir les sujets les plus hétéroclites. Le verbe s'éteindre peut faire mourir n'importe quoi, un bruit aussi bien qu'un cœur, un amour aussi bien qu'une colère. Mais qui veut le sens vrai, le sens premier doit se souvenir de la mort d'une chandelle. Les mythologies nous ont appris à lire les drames de la lumière dans les spectacles du ciel. Mais dans la cellule d'un rêveur, les objets familiaux deviennent des mythes d'univers. La chandelle qui s'éteint est un soleil qui meurt. La chandelle meurt plus doucement même que l'astre du ciel. La mèche se courbe, la mèche se noircit. La flamme a pris dans l'ombre qui l'enserme son opium. Et la flamme meurt bien : elle meurt en s'endormant.

Tout rêveur de chandelle, tout rêveur de petite flamme sait cela. Tout est dramatique dans la vie des choses et dans la vie de l'univers. On rêve deux fois quand on rêve en compagnie de sa chandelle. La méditation devant une flamme devient, suivant l'expression de Paracelse, une exaltation des deux mondes, une *exaltatio utriusque mundi*.

(...)

Mais savons-nous bien accueillir dans notre langue maternelle les échos lointains qui résonnent au creux des mots ? En lisant les mots, nous les voyons, nous ne les entendons plus. (...) Il (le dictionnaire des onomatopées françaises de Nodier) m'a appris à explorer avec l'oreille la cavité des syllabes qui constituent l'édifice

sonore d'un mot. Avec quel étonnement, avec quel émerveillement, j'ai appris que le verbe clignoter était une onomatopée de la flamme de la chandelle ! Sans doute, l'œil s'émeut, la paupière tremble quand la flamme tremble. Mais l'oreille qui s'est donnée tout entière à la conscience d'écouter a déjà entendu le malaise de la lumière. On rêvait, on ne regardait plus. Et voici que le ruisseau des sons de la flamme coule mal, les syllabes de la flamme se coagulent. Entendons bien : la flamme clignote. Les mots primitifs doivent imiter ce qu'on entend avant de traduire ce que l'on voit. Les trois syllabes de la flamme de chandelle qui clignote se heurtent, se brisent l'une contre l'autre. Cli, gno, ter, aucune syllabe ne veut se fondre dans l'autre. Le malaise de la flamme est inscrit dans les petites hostilités des trois sonorités. Un rêveur de mots n'en finit pas de compatir avec ce drame des sonorités. Le mot clignoter est un des mots les plus tremblés de la langue française.

Ah ! Ces rêveries vont trop loin. Elles ne peuvent naître que sous la plume d'un philosophe perdu dans ses songes. Il oublie le monde d'aujourd'hui où le clignotement est un signe étudié par les psychiatres, où le « clignotant » est une mécanique qui obéit au doigt de l'automobiliste. Mais les mots, en se prêtant à tant de choses, perdent leur vertu de fidélité. Ils oublient la première chose, la chose bien familière, la chose de première familiarité. Un rêveur de chandelle, un rêveur qui se souvient d'avoir été un compagnon de la petite lumière réapprend, en lisant Nodier, les simplicités premières. » ■

**Morceaux choisis
par Caroline Huleu**

Comité de rédaction



UN COLLECTIF, DES RENCONTRES CITOYENNES, DE LA PRÉVENTION PRIMAIRE DU SUICIDE

Sylvie Galardon, Présidente de S.O.S Amitié France de 2001 à 2007, est, dans le département d'Ille et Vilaine, coordinatrice d'un Collectif agissant dans le cadre de la prévention primaire du suicide. Portée par des valeurs très proches de celles de S.O.S Amitié, la démarche est intéressante par bien des aspects ; ce qui suit apporte quelques éclairages sur cette action, même si, de l'aveu de notre interlocutrice, il n'est possible de l'appréhender pleinement qu'en en étant acteur.

Quelques mots, d'abord, pour dresser le portrait de ce Collectif ?

Dans ce Collectif, travaillent ensemble des professionnels et des bénévoles. Les professionnels viennent de grandes structures de l'État – DRASS, Conseil Général –, de mutuelles étudiantes, de la Mutualité française, de structures hospitalières pas nécessairement « psy », d'universités. Il y a également des infirmières ; les professionnels viennent donc d'horizons divers. Les bénévoles, eux, viennent d'associations également diverses : S.O.S Amitié, S.O.S dépression, l'UNAFAM, des associations d'écoute en face à face ou au téléphone, des associations agissant dans le domaine de la maladie mentale, des différences sexuelles, de l'homosexualité, de l'alcoolisme ; une association de parents d'enfants décédés, des associations internes à l'hôpital.

Faire travailler ensemble des bénévoles et des professionnels permet de « croiser » les regards. Mais c'est néanmoins un exercice difficile car les « temps » de chacun sont différents : les professionnels viennent sur leur temps de travail, et ce n'est évidemment pas le cas des bénévoles. Résoudre cette difficulté-là n'est pas la moindre des choses.

Quel est le but de ce Collectif ?

Ce Collectif a essayé de trouver des méthodes qui lui convenaient pour agir dans le cadre de la prévention primaire du suicide. Car, si l'on entend souvent parler de prévention secondaire ou tertiaire, peu, à l'inverse, s'engagent dans la prévention



Peu s'engagent dans la prévention primaire.

primaire. D'abord, parce qu'elle est peu connue en France et que l'on a du mal à l'appréhender. Ensuite, parce que l'on ne peut mesurer les effets de cette prévention primaire, et que même une étude sur dix ou vingt ans ne donnerait que des résultats encore trop flous. Il est donc difficile de faire valider une telle démarche quand on ne peut en quantifier les résultats.

Pourquoi ces structures se rejoignent-elles, au moins pour une partie de leurs activités respectives, sur ce projet-là ?

Parce que chacune, à un moment donné, s'est sentie concernée. Pour la DDASS, ça a été la prévention du suicide en tant que grande cause nationale ; la DRASS et le PRS ont suivi des directives très claires. Pour les associations, soit la prévention du suicide est leur objet même, soit elles ont pris conscience que ce sujet devait être traité parce qu'elles y étaient confrontées et qu'elles se sentaient impuissantes.

Ensemble, au sein du Collectif, nous essayons d'être un peu moins impuissants, et un peu moins incompetents aussi, tout en sachant que personne n'a de savoir absolu sur cette question-là.

Combien y a-t-il de personnes au sein du Collectif ?

C'est très variable. Pour les associations, cela dépend souvent des personnes, et

quand ces personnes changent, cela peut changer l'implication de l'association. Les structures professionnelles, elles, s'engagent sur des actions liées à leurs projets, à leurs orientations, et leur engagement peut être variable. Il y a donc un certain flou, et on ne peut pas toujours savoir à l'avance quelles structures seront présentes sur tel ou tel projet. À l'inverse, il y a des actions où nous sommes certains de retrouver tel ou tel autre organisme.

Quelles sont les actions de ce Collectif ?

Il y a différents niveaux d'actions, et donc plusieurs types d'actions. Le Collectif, créé en 1996, est reconnu comme ayant une expertise sur la thématique, il peut donc à la fois organiser ses propres actions, mais aussi participer à celles mises en œuvre par d'autres structures. Il est membre du comité technique du Programme Régional de Santé Publique, de la Conférence régionale de santé...

Le Collectif a d'abord agi de façon classique en essayant, par des débats publics, de contribuer à faire tomber le tabou et le silence autour du suicide et de la prévention. Ce n'était pas inintéressant, mais on ne pouvait pas vraiment appeler cela de la prévention. Des personnes venaient en tant qu'« experts » parler à un public qui était concerné par la question. Assez rapidement, cela nous a semblé ne pas être très pertinent, car nous étions là essentiellement dans une sorte ...



DR

... de distribution d'informations. On s'est rendu compte que le savoir n'était pas forcément du côté des experts, mais qu'il y avait vraiment à utiliser, à mettre en valeur, à faire partager ce qu'était l'expérience des personnes concernées. C'est ainsi qu'ont été mises en place, en 2000, les Rencontres citoyennes. Par cette action, le Collectif s'est attaché à ce que la parole de personnes concernées soit travaillée afin de pouvoir apporter des éléments de réponse et de compréhension, à la fois au reste du public, mais aussi à ceux que l'on qualifie habituellement d'experts et qui sont parfois très éloignés de la réalité humaine.

Vous avez donc choisi de donner la parole à des personnes qui, à un moment donné, ont été concernées de près par la question du suicide ?

Oui. Nous avons cherché les moyens qui permettaient à des personnes de partager leur expérience de vie, sans se mettre en danger, sans jouer à la « télé réalité ». Cela nous a demandé une bonne année de réflexion et de construction pour penser tous les temps, toutes les étapes qui amèneraient cette parole publique, ainsi que l'évaluation de tous ces temps. Cette évaluation est indispensable et est effectuée par des organismes très pointus, notamment dans le domaine de la santé

publique.

Il y a eu une première Rencontre citoyenne en 2000. Très vite, nous avons eu des retours très positifs de la part des personnes venues pour évaluer ce que nous avions mis en place en termes de qualité, de respect, d'accompagnement, de « mise en scène », en ce sens de « préparation », des personnes concernées qui avaient eu à prendre la parole.

Nous ne sommes pas, dans ces Rencontres citoyennes, dans du témoignage « à chaud » qui viendrait faire larmoyer les foules, mais dans de l'élaboration autour de l'expérience.

Le fondement, c'est de faire travailler les personnes en se basant sur de l'écoute respectueuse et bienveillante. Ce n'est pas par téléphone, mais on retrouve toutes les valeurs chères à S.O.S Amitié, et à d'autres. Il y a une véritable confiance a priori dans les personnes et leurs capacités. Et on amène ces personnes que nous appelons « porte-parole », celles qui le souhaitent, et avec de multiples précautions, à pouvoir prendre la parole en public, sans en être mises à mal, en ne disant que ce qu'elles ont choisi de dire sur leur expérience de vie, et non en déballant leur intimité à chaud en public. Et ce que cela produit, entre autres, c'est que le public va prendre la parole sur le même niveau d'exigence.

Combien de personnes dans le public ?

De vingt à trois cents personnes, quatre-vingts à cent étant la moyenne. Cela se passe sur une demi-journée, avec des temps de préparation avant, et des temps de bilan ensuite. Bilan effectué avec les porte-parole mais aussi avec les partenaires locaux, un mois puis un an après.

Les personnes qui prennent la parole viennent-elles parler de quelque chose qui est déjà passé et résolu, ou bien certaines d'entre elles sont-elles encore en grande difficulté ?

Ces personnes répondent à des annonces qui paraissent dans les journaux et d'autres médias. Avec le recul de dix-sept Rencontres citoyennes, il apparaît qu'elles viennent quand c'est, pour elles, évident et nécessaire, ce qui ne veut pas dire qu'elles en sont toutes au même stade. Certaines sont encore dans un événement très présent (décès d'un proche, tentative suicidaire encore possible...), et d'autres viennent cinq, vingt ou trente ans après parce que, malgré les années, elles n'ont pas réussi à faire le tour de la question qui les amène. Ce qui fait aussi la richesse de ces Rencontres citoyennes, c'est la diversité des personnes qui n'en sont pas toutes au même point. Et ces personnes, dans le cadre d'une organisation très précise, très travaillée, vont élaborer ensemble le ...

Nous avons cherché les moyens qui permettaient à des personnes de partager leur expérience de vie

... contenu de la table ronde qui sera donnée en public.

Est-ce là une sorte de « groupe de parole » ?

C'est un groupe de parole d'un point de vue « technique ». Toutefois, ces personnes ne viennent pas là pour résoudre leur propre histoire mais pour construire ensemble quelque chose qu'elles vont apporter et donner à d'autres. Cela change complètement l'angle du travail que l'on fait. Et, bizarrement, cela produit un effet extrêmement efficace en termes de progression personnelle. Ce n'est pas ce que l'on cherchait au départ, mais c'est ce que nous avons constaté, et ce de façon systématique.

Que construisent ensemble ces personnes ?

Ces personnes préparent et construisent la table ronde où elles présenteront au public ce qu'elles auront choisi, ensemble, de retirer de leur partage d'expériences. Au cours de la table ronde, chaque porte-parole pourra tout aussi bien évoquer sa propre expérience que celle d'un des

autres participants, et personne, en dehors des porte-parole, ne saura que tel ou tel propos se rapporte à untel ou untel.

C'est quelque chose que les participants acceptent ?

Oui, car cela se fait avec l'accord des personnes porte-parole qui se sont préparées ensemble pendant trois jours. Et chacun a la possibilité de changer d'avis jusqu'au dernier moment. Si, malgré ce qui avait été envisagé au cours de la préparation, une personne souhaite ne pas prendre la parole publiquement, elle en aura très librement la possibilité. Il y en a également qui préfèrent, non pas être sur la « scène », mais prendre la parole en étant dans le public.

En fait, si le travail de préparation a été bien fait, les porte-parole attendent ce moment, et souhaitent voir comment sera reçu ce qui sera apporté et l'effet que cela aura sur le public en termes de façons d'agir et de représentations.

Combien y a-t-il de porte-parole à chaque Rencontre citoyenne ?

C'est variable. Le nombre idéal est de sept

Tous disent qu'ils sont passés là par une expérience unique, souvent refondatrice.

ou huit, mais on a eu des groupes de deux porte-parole, et d'autres de vingt.

Et cela fonctionne quel que soit le nombre ?

Nous en sommes à dire oui. Mais il faut faire attention et faire preuve de vigilance, quand le groupe est petit, à ce que cela ne pèse pas trop sur les porte-parole ; qu'ils ne se sentent pas « sous pression », et que chacun puisse s'en tenir à ce qu'il avait décidé de dire sans se sentir forcé à aller au-delà de ce qu'il avait envisagé. Cela demande à être extrêmement attentif et respectueux des personnes. Cela demande aussi beaucoup de souplesse de la part des animateurs qui seront vigilants à ne pas amener les personnes là où elles ne voulaient pas aller.

Est-ce que ces personnes, les porte-parole, qui a priori ne se connaissent pas avant la rencontre, restent ensuite en lien ?

Il se passe quelque chose dans ces rencontres qui crée des liens indestructibles, bien au-delà de la rencontre elle-même. Cela peut sembler bizarre de le dire ainsi, et sans doute ne l'aurais-je pas énoncé ainsi les premières années mais c'est avéré.

Nous retrouvons les porte-parole un an après chaque Rencontre citoyenne, pour en faire l'évaluation, et nous en avons aussi retrouvé un certain nombre à l'occasion des dix ans du Collectif, et tous nous disent qu'ils sont passés là par une expérience unique, souvent refondatrice.





●●● *Est-ce que l'on peut dire que ces liens qui se créent entre les porte-parole font partie des effets favorables ?*

Il n'a jamais été question au départ de psychothérapie pour les porte-parole, puisque nous sommes là dans « nous allons essayer d'apporter ensemble au public un regard des personnes concernées sur la prévention du suicide ». Mais, dans les conditions draconiennes mises en place, on met en marche – ce n'était pas le but, mais c'est aussi ce que cela produit – une possibilité d'évolution par rapport à sa propre histoire dont les personnes se saisissent.

Les valeurs de ce Collectif ont l'air d'être proches de celles de S.O.S Amitié, mais les moyens mis en œuvre sont différents, concernant l'anonymat par exemple.

Il y a quand même une forme d'anonymat ; les porte-parole ne donnent que leur prénom. On ne leur demande pas leur origine sociale, leur profession, etc. Les personnes se présentent en fait tel qu'elles le souhaitent. Il y a un véritable respect de l'intimité des personnes.

Comment se passe l'animation des tables rondes ?

Les animateurs sont des membres du Collectif ou formés par lui, et nous prêtons une très grande attention à cette formation. L'animation est en effet un exercice délicat où la souplesse, la vigilance, le respect des personnes et de leur

liberté seront très importants.

Cette animation sera particulièrement « désintéressée » ; les animateurs ne seront pas curieux de façon intrusive, mais, dans le même temps, il y aura aussi une saine curiosité vis-à-vis de l'autre, de sa parole, de son expérience de vie. D'autant que l'objet de la table ronde est de « produire » quelque chose. L'animateur est donc désintéressé d'un point de vue personnel, tout en ayant le souci que les personnes apportent au public présent leur regard sur le sujet. Mais jusqu'au dernier moment, on n'est pas certain que quelque chose se passera, et l'animateur devra être également attentif à ne forcer personne à prendre la parole.

Quels sont les effets pour le public ?

En fait, il y a trois temps. Le premier, c'est la table ronde avec les porte-parole ; temps essentiel et qui donne le ton, à savoir que nous ne sommes pas là avec des paroles d'experts, mais vraiment au cœur du sujet avec des personnes concernées. Dans ce premier temps, il y a également des échanges avec le public.

Le deuxième temps, c'est une autre table ronde avec cette fois-ci des consultants, des professionnels, des associatifs, qui viennent réagir à ce qu'ils viennent d'entendre. C'est un temps intéressant car on y voit que la table ronde des porte-parole fait bouger beaucoup de choses, et notamment chez des professionnels qui parfois prennent conscience de choses

dont ils n'avaient jamais eu idée jusqu'alors.

Au cours de ce deuxième temps, les consultants vont exposer des éléments très concrets issus de leur pratique, et il y aura également un échange avec le public.

Le troisième temps est un « pot » où, assez étrangement, toutes les personnes présentes viennent. Le public a alors la possibilité d'échanger avec les porte-parole, les consultants, les membres du Collectif. Et il y a là aussi des liens qui se créent, des liens qui bien souvent vont perdurer au-delà de cette demi-journée. Ils peuvent être informels, mais aussi plus formels, et on a ainsi vu d'autres collectifs se créer à l'issue d'une rencontre citoyenne.

Cette interview va trouver sa place dans un dossier intitulé « l'homme qui vacille » ; cela semble-t-il juste ?

Sans doute, oui. Les personnes qui viennent prendre la parole ont très probablement vacillé à un moment de leur vie. C'est certainement ce qui les décide à apporter quelque chose aux autres. A priori, elles n'y viennent pas pour elles-mêmes, mais, de fait, il y a manifestement un effet très positif pour ces personnes ; comme une sorte de bienfait inattendu de la démarche collective qui leur permet de reprendre pied dans leur histoire personnelle et, ainsi, d'atténuer quelque peu leur vacillement. ■

**Interview réalisée par
Rémi Rousseau**

Comité de rédaction

Un livre pour aller un peu plus loin sur le sujet :

Suicide : des issues de secours

Bertrand Verfaillie

Ed. Buchet-Chastel – janvier 2007

LORSQUE L'HOMME SOUFFRE DE SOLITUDE

Dans ma pratique de psychologue, je rencontre de nombreuses figures de l'homme qui vacille. L'homme qui souffre de solitude est l'une de ces figures.

En effet, si l'homme se tient debout, s'il a une identité, une consistance, une existence, c'est parce qu'il est en lien avec d'autres hommes, il se sent soutenu par eux. Les différentes disciplines des sciences humaines décrivent depuis longtemps cette essence sociale de l'homme : c'est par autrui et avec autrui que l'homme se construit et existe. C'est dans le regard d'autrui que chacun naît à la subjectivité, est désigné, nommé, légitimé à vivre en tant qu'être humain. Dès lors, les sentiments sociaux sont primordiaux, à tout instant de la vie : sentiments d'être en lien avec d'autres hommes, d'appartenir avec eux à des groupes qui transcendent l'individu (le couple, la famille, un corps professionnel, une association, une communauté, une nation...), d'en partager les valeurs et les ressentis, d'aimer d'autres hommes et d'être aimé d'eux, etc.

À l'opposé de ces sentiments sociaux existe le sentiment de solitude, qui est également une composante intrinsèque de la psyché humaine : se sentir seul, c'est aussi sentir que l'on pense seul, que l'on a une vie psychique autonome, indépendante, que l'on peut faire des choix, aimer, désirer, en son nom propre. Mais, à côté de ces dimensions constructives et positives de la solitude, existent des dimensions douloureuses : sentiment de ne pas être aimé, de ne pas exister aux yeux des autres, d'être exclu, marginal, abandonné, sans recours face à l'adversité, etc.

Sentiment d'appartenance sociale et sentiment de solitude : la dimension psychologique

Le sentiment de solitude se distingue de l'expérience d'être objectivement seul. Chacun sait que l'on peut aussi bien se sentir seul dans l'isolement réel que dans une foule, au cours d'un repas de famille ou d'amis, au sein de son couple, etc. Les différentes enquêtes psychosociologiques qui ont été menées pour évaluer le sentiment de solitude des adultes confirment toutes cette distinction : le senti-

Le sentiment de solitude se distingue de l'expérience d'être objectivement seul.



ment de solitude est indépendant de la richesse « objective », « quantitative », de la vie sociale de la personne.

Ce caractère subjectif du sentiment de solitude est tout aussi déterminant pour son envers, le sentiment du lien social. En effet, ressentir la présence d'autrui n'implique pas nécessairement qu'elle soit effective, dans l'ici et maintenant. C'est avant tout la ressentir psychiquement, même en l'absence concrète d'autrui. C'est avoir la capacité de la faire vivre en soi. Avoir le sentiment d'être lié à d'autres, affectivement et socialement, c'est « croire » en autrui, compter sur sa disponibilité, son amour, que l'on soit réellement entouré ou non. Croire en autrui, c'est le penser capable, *a priori*, de répondre à nos besoins relationnels : reconnaissance, amour, soutien, empathie...

Nos représentations d'autrui et les attentes que nous nourrissons à son endroit dépendent bien sûr de notre histoire singulière, de nos premiers liens, de notre enfance, de nos expériences relationnelles, heureuses et malheureuses. Ces représentations, en partie inconscientes, que nous avons d'autrui, et des fonctions qu'il peut remplir dans notre vie, sont très profondes et influent, en même temps qu'elles les dépassent, les relations que

nous vivons au présent. C'est de cette façon que lorsque nous perdons quelqu'un qui nous était particulièrement cher, malgré la peine et la douleur, nous pouvons, si nous parvenons à traverser notre deuil, retrouver notre croyance profonde que quelqu'un, quelque autre, quelque part, pourra nous apporter, même de façon différente et nouvelle, ce que nous apportait la relation perdue. C'est ainsi cette croyance en autrui qui permet au sujet de traverser les expériences de séparation ou de perte réelles (deuil, veuvage, célibat, chômage, déménagement...).

Le sentiment de solitude existentielle : perdre la croyance en autrui comme interlocuteur

Il existe cependant des moments de vie ou des parcours singuliers au cours desquels cette croyance intime en autrui est attaquée, affaiblie, voire anéantie. Des déceptions ou des pertes répétées, une fragilité psychologique particulière, un manque de réalisation personnelle et sociale... de nombreux facteurs peuvent conduire un homme à se sentir profondément seul – « seul au monde » –, à perdre cette « croyance » en autrui, à ne plus rien attendre de personne. En cet instant, l'homme se sent seul ●●●

... au présent, mais, plus encore, s'installe en lui l'idée qu'il sera également seul dans l'avenir, qu'il sera toujours seul, qu'il n'existera pas de possibilité pour lui de sortir de cet isolement qui le fait souffrir. Nous voyons là directement le lien qui peut s'établir entre ce sentiment de solitude, douloureux et dépressif, et les pensées suicidaires : « *Puisque je n'existe plus aux yeux de personne, qu'il semble qu'on ne me regardera plus jamais... alors autant disparaître du monde* ». Chez certains, l'idée suicidaire apparaîtra au contraire comme l'ultime possibilité d'éveiller l'attention d'autrui, d'exister à ses yeux.

Lorsque autrui est ressenti comme absent, lorsque l'homme se sent isolé, sans liens, déraciné du monde, c'est parfois autrui, et le monde lui-même, qui perdent à ses yeux leur consistance. Le monde est ressenti comme dénué d'ordre, de sens et de promesses. Autrui apparaît comme un être sans épaisseur, indifférent, impropre à apporter quelque réconfort ou quelque aide à l'homme.

Cette perte de l'estime pour autrui est souvent parallèle, chez l'homme, à une perte de l'estime pour lui-même. En même temps qu'il se sent mal aimé, l'homme se sent impropre à être aimé, sans qualités, sans valeur, sans habilités sociales, incapable d'éveiller l'intérêt d'autrui.

Paradoxalement, l'homme qui souffre de solitude a parfois des difficultés à profiter de la présence de son entourage. Lorsqu'il se trouve en présence des autres, son sentiment de solitude devient parfois plus grand encore. Il s'agit du sentiment de ne pas obtenir de la relation ce qu'il aurait pu en attendre : sentiment de ne pas être entendu, de ne pas être compris, de ne pas parvenir à s'exprimer, de ne pas intéresser les autres, etc. C'est ainsi que peut s'enclencher le cercle vicieux de la solitude : dans l'isolement, l'homme se sent en détresse, éprouve le besoin d'une présence, d'un regard, d'une voix humaine, mais lorsqu'il est entouré, son sentiment de solitude se renforce. Il tend alors à se cloîtrer dans son isolement et le sentiment de solitude se fait plus douloureux encore, etc. Le temps passant, l'homme s'enferme ainsi dans sa solitude. Il perd sa « foi » en autrui. Auparavant, autrui lui manquait, l'homme pouvait même lui reprocher son absence, son manque d'at-

tention, ses imperfections... Mais maintenant, l'homme n'en attend plus rien. À la place s'est installé un immense vide qui noie, petit à petit, le cœur de l'homme. Ce vide lui enlève toute envie, tout désir, tout espoir.

Venir en aide aux personnes qui souffrent de solitude : quelques écueils et perspectives

Chacun aimerait croire que, pour aider une personne qui souffre de solitude, il suffit de la réchauffer d'une présence. Les personnes qui peuvent bénéficier de cette présence bienveillante sont celles dont l'équilibre psychique est le moins ébranlé, celles qui croient encore suffisamment en autrui pour profiter des ressources humaines qui s'offrent à elles. D'autres personnes, en revanche, qui se sont profondément enfermées dans leur isolement, auront plus de difficultés à bénéficier de la présence de qui voudra bien leur venir en aide. Ces personnes, souvent déprimées, profondément fragilisées ou meurtries par la vie, ont perdu espoir au point de ne plus chercher d'aide autour d'elles : famille, amis, connaissances, associations, psychologues, psychiatres... Les personnes qui souffrent de la plus grande solitude ne sont en effet pas nécessairement celles qui disposent du moins de ressources disponibles autour d'elles. Il leur manque surtout cette « croyance en autrui », cette attente envers les autres, qui leur insufflerait l'énergie nécessaire pour faire part de leurs difficultés à quelqu'un de leur entourage, s'inscrire à une association, prendre un rendez-vous chez un professionnel...

C'est auprès de cette population que les dispositifs d'accueil psychologique et psychiatrique trouvent leurs limites. Comment croire en un rendez-vous chez un psychiatre qui aura lieu deux semaines après l'avoir pris ? Comme s'engager dans une psychothérapie lorsque l'on n'attend rien du psychothérapeute ? À l'endroit de ces personnes, qui bénéficient difficilement des dispositifs classiques d'aide et d'accompagnement, les services d'écoute téléphonique tels que S.O.S Amitié trouvent toute leur pertinence. En effet, les écoutants de ces services ne vont pas à la rencontre de ceux qui souffrent de solitude, ils ne leur imposent pas leur présence qui, bien que bienveillante, peut devenir



L'homme qui souffre de solitude a parfois des difficultés à profiter de la présence de son entourage.

intrusive pour ceux qui ne savent plus comment profiter des relations humaines. Ces services d'aide par téléphone, au contraire, apparaissent comme des lieux d'adresse possibles, potentiels. Ainsi, ils peuvent incarner, pour certaines personnes qui souffrent de solitude, cette fonction essentielle qu'occupe autrui pour chacun de nous, celle d'être notre interlocuteur, celle d'être là pour nous aider à nous connaître et à vivre, pour écouter nos souffrances, nos questions, nos égarements, celle de nous aider à donner sens à notre existence. ■

Sébastien DUPONT

Psychologue, Centre Hospitalier d'Erstein, Alsace.

Il a co-dirigé, avec Jocelyn Lachance, l'ouvrage

Errance et solitude chez les jeunes

Paris, Edition Téraèdre, 2007

LE SEL DE LA VIE

A priori une vie idéale serait un chemin sans surprise, sans embûche, sans ornière...

Pourtant dès notre naissance, à l'instant même où nous sortons du corps de notre mère, de cet endroit calme et protégé, nous sommes en prise avec une grande sensation d'inconfort, de danger et de peur et nous manifestons naturellement notre effroi par un cri, par ce premier cri, ce signe de vie. Pour que nous arrêtions de pleurer, la sage-femme nous pose sur le corps de notre mère, pour que nous puissions sentir ses battements de cœur à travers sa peau et la nôtre, sa main douce et caressante, son odeur. Premier vacillement, le plus fort sans doute, mais protégé par l'amour parental, comme le seront nos premières expériences. Il faudra se mettre debout et tenir sur nos petites jambes frêles. Mais combien de chutes amorties par nos couches faudra-t-il encore avant d'oser poser un pied devant l'autre, appuyé sur la table basse du salon ? Elles seront toutes utiles à dominer notre peur, à nous donner cet équilibre nécessaire pour marcher. Et un jour, nous n'aurons plus besoin de la main de maman ou de nos bras, petits balanciers de notre équilibre si précaire...

Nous grandissons, nous faisons du sport... Mais lequel choisir ? Le judo ? Quel plaisir de chercher à faire choir son adversaire, même plus grand, même plus fort... De cette danse sur le dojo, l'un de nous devra sortir vainqueur. Même bloqué au sol suite à un ushi-mata, l'important est de comprendre, avec l'aide de son maître, comment éviter que ce chancellement soit fatidique la fois prochaine.

Autres sports, autres sensations... Glisser sur une patinoire et y tenter une figure sans se retrouver les quatre fers en l'air... Descendre une piste enneigée, avec pour ligne de mire la plus redoutable, la noire... À la mer, certains jouent avec un surf et les vagues... La vague sera toujours la gagnante, mais combien de temps lui faudra-t-il pour nous faire boire la tasse ? Plus loin, d'autres affrontent le vent, à l'aide d'une planche à voile... Recherche d'un équilibre précaire entre le vent, la mer et soi-même. Que recherchons-nous donc qui à la montagne, qui à la mer, si ce n'est le goût du risque, de mettre à

l'épreuve de la vitesse et des éléments notre fragile équilibre ? Ne serait-ce pas plus simple de rester, sur la terre ferme, à l'abri des éléments ?

Dans le monde du travail aussi, il nous arrive de prendre le risque de vaciller... Quelques années d'expérience, la routine s'installe. Il est si simple de rester à cette place, devenue avec le temps si confortable... Pourtant, une force nous pousse à postuler à ce poste ici ou ailleurs. La moquette y semble plus verte, même si l'on sait qu'il y aura un temps de latence, des formations à suivre, des procédures à découvrir et cette fameuse période d'essai. Pendant quelques mois, nous irons au travail avec un peu plus de stress, mais une motivation plus grande, habités par ce danger mis sciemment dans notre vie pour qu'elle nous ressemble plus. Parfois, malgré la protection relative d'un CDI, nous nous retrouvons licenciés. Là, le vacillement n'est pas volontaire, il est plus difficile à vivre malgré les aides sociales,

mais une fois qu'il est dominé, par un retour à l'emploi, quel n'est pas le bonheur de retrouver une relative stabilité ? N'en apprécions-nous pas plus l'épreuve que fut cette période de chômage et les forces et les faiblesses qu'elle nous a fait découvrir au plus profond de nous ?

Par ailleurs, est-il un plus agréable vacillement que celui provoqué par l'amour ? Comme nous aimons connaître ce vertige qui nous fait devenir irraisonnable, ce sentiment qui nous pousse à accompagner l'autre dans ses chancellements, cherchant à lui éviter coûte que coûte la chute en lui servant de balancier dès que cela s'avère nécessaire. Cette folie nous conduit parfois à la mairie où nous nous engageons à être là pour le meilleur et pour le pire. Ne serait-il pas plus facile de vivre égoïstement pour soi ? Certainement oui, mais que pèse la routine face à l'ivresse que provoque l'amour ?

Finalement, y a-t-il meilleure image pour symboliser la vie que celle du fildefériste qui nous impressionne tant lorsque nous le voyons avancer au-dessus du sol ? À chaque pas, il risque de tomber, une fois à droite, une fois à gauche. Quel serait l'intérêt de voir un équilibriste avancer à même le sol ? Que serait une vie remplie de certitudes, sans risques, sans nouvelles expériences ? Qui serait prêt à l'échanger contre la sienne ? ■

Marie Bragard
Comité de rédaction



S.O.S AMITIÉ, UNE BOUÉE QUAND TOUT VACILLE...

N'est-ce pas à ce moment, précisément, où vacillent les petites et les grandes certitudes qui balisent nos vies que la possibilité d'appeler quelqu'un pour parler devient primordiale et parfois vitale ? C'est peut-être là une des raisons d'exister de S.O.S Amitié.

Je m'appelle Bernard. J'ai 58 ans et je suis écoutant depuis environ quatre ans et demi.

S.O.S Amitié, j'ai eu à faire avec pour la première fois il y a maintenant plus de treize ans.

J'ignorais alors que j'étais un « appelant » et mon histoire, je le sais maintenant, ressemblait à beaucoup d'autres que j'ai écoutées depuis, au fil des permanences. Mais à l'époque, cette histoire c'était la mienne, elle était unique, énorme pour moi.

Elle a failli me faire basculer et m'emporter je ne sais trop où.

Quand c'est arrivé, c'était un vendredi soir. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Une journée de boulot qui avait été un peu tendue pour moi. J'avais compris que ma « boîte » traversait une période difficile. Qu'on allait resserrer les équipes et me confier d'autres responsabilités. Des fonctions qui s'accorderaient sans doute mieux à mes compétences.

Ces mots-là vous tombent dessus dans leur langue de bois et vous découvrez soudain que vous n'aviez rien vu venir, enfermé que vous étiez dans vos certitudes.

Un coup sur l'ego, dont j'ai pris peu à peu conscience au fil de la journée.

Allais-je en parler chez moi, en rentrant ? Après tout il n'y avait pas vraiment de quoi s'inquiéter. Il n'était pas question d'un licenciement.

Oui ! Le dire, j'en aurais vraiment besoin ! Tout vider là, tout de suite, pour ne pas me mettre à ruminer et à me poser quantité de questions plus fondamentales.

C'est étrange ! Vous tournez la clé de l'appartement, vous entrez. Tout est en place comme d'habitude. Et immédiatement pourtant, vous avez l'impression que quelque chose ne tourne pas rond.

C'est fou ces multiples petits indices et repères qui balisent le quotidien de votre vie et de votre environnement. Il n'y avait personne, mais, à cette heure-là, ça se pouvait.

J'ai posé mes affaires, ôté mon manteau pour le suspendre dans la penderie.

Là, j'ai immédiatement vu qu'elle était vide. J'ai foncé dans la chambre. Le lit était fait, comme d'habitude. Tout était en ordre, mais les affaires de ma femme n'y étaient plus...

Voilà ! C'était net, des faits coupants comme un rasoir ! Une espèce de sifflement dans la tête, qui s'amplifie. Un tourbillon qui s'installe dans les pensées. Bref, tout un univers qui soudain chancelle et vous ne savez pas quoi faire ni à quelle branche vous raccrocher.

Sur le coup, je me souviens avoir pensé qu'effectivement les tuiles arrivent rarement seules.

Et aussi que cette dernière était, peut-être et je ne savais pas vraiment pourquoi, moins imprévisible que celle du boulot.

Puis j'ai vu que le répondeur du téléphone clignotait. Elle ne m'avait quand même pas laissé un message ? Là, ça allait devenir du mauvais feuilleton.

Non ! C'était une de ses copines, Janine, qui...Bon, on zappe.

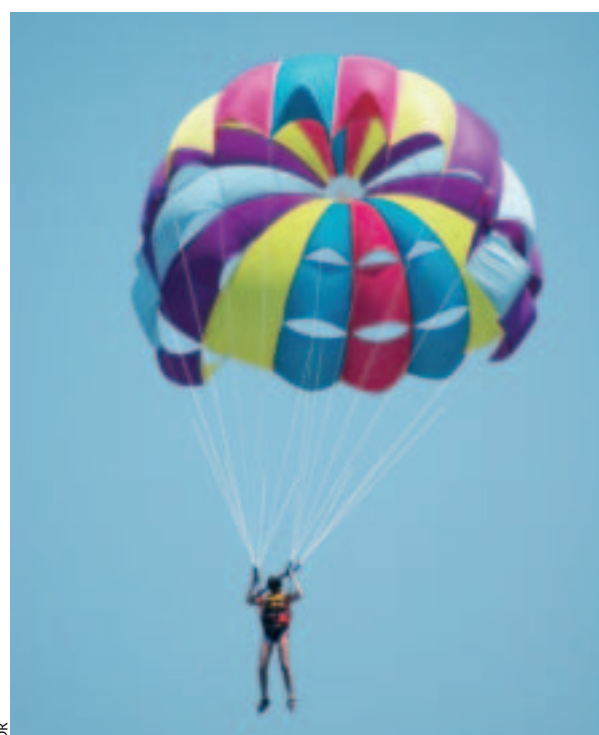
Je me suis assis – ou plutôt affalé – au bord du lit et, d'un coup, une boule m'est montée à la gorge. Désespéré, c'est le mot, comme un bateau ivre ! Des certitudes qui s'écroulent, des repères qui soudain n'en étaient plus. Une image de moi, complaisante, rassurante, qui se brouillait. Vingt-cinq années d'une vie d'adulte qui d'un coup devenaient vaines, factices sinon fausses.

J'ai pleuré, longuement, profondément... Je ne sais pas depuis quand cela ne m'était plus arrivé !

Sur le coup, ça m'a soulagé.

Et après ? Je me souviens que j'ai eu envie de parler, parler à tout prix avec quelqu'un... Et j'ai aussitôt réalisé que je n'avais personne, pas d'ami intime, personnel.

J'ai appelé un collègue que j'estimais, pour lui proposer d'aller boire un verre ensemble. C'est lui qui, au bout d'un moment, m'a parlé de S.O.S Amitié. Il avait entendu dire... ou connaissait des gens qui... je ne sais plus.



Parler à tout prix avec quelqu'un

Une galère à appeler, rappeler des numéros toujours occupés avant d'entendre enfin une voix de femme, calme, posée, me dire « bonsoir » et donner d'un seul coup ce sentiment d'avoir le temps, tout le temps pour moi.

Elle m'a écouté une heure, plus peut-être, je ne sais plus... Au bout d'un moment elle m'a dit qu'elle n'entendait peut-être pas tout ce que je vivais car j'étais un homme et elle une femme. Moi, justement, je trouvais que c'était ce qu'il me fallait à cet instant-là...

... Plus tard, après avoir émergé et m'être peu à peu reconstruit, j'ai eu envie d'apprendre cela : écouter quelqu'un, vraiment.

Aujourd'hui, ce qui m'importe quand je prends ma permanence, c'est de faire le vide sur tout le reste, m'ouvrir tout entier. Afin de pouvoir dire calmement « bonsoir » ou « bonjour » et d'avoir tout le temps qui lui sera nécessaire à proposer à celui qui appelle. ■

Bernard,
Écoutant

CHATEAUX DE SABLE



DR

Bien sûr elle se rappelait sa première victoire sur la force de pesanteur : la première ligne droite sans les deux petites roues d'appoint assujetties à la roue arrière de la bicyclette. Et aussi la chute qui mit une fin à genoux couronnés à ce qui aurait été sinon vécu comme un triomphe. La perte de vitesse de l'engin alliée à l'hésitation sur la technique à suivre avaient eu raison temporairement de cette nouvelle ivresse de la fillette : la sensation de contrôler sa trajectoire, son corps, sa jeune vie.

L'autre plaisir quasiment contemporain de cet événement avait été de réussir à gambader, autant dire attester devant tout un chacun que la station debout était intégrée, et pouvait même être mise en péril « pour jouer » : debout, on s'élance sur un pied, on saute, genou levé, déséquilibre, redressement, on recommence sur l'autre pied et ainsi de suite. Bien sûr, il y avait eu quelques trébuchements, une bûche, même, mais rien qui provoque un quelconque désarroi.

Son premier vacillement vint d'ailleurs, même si son corps à nouveau en était à l'origine. C'était une après-midi de printemps, à la campagne. Un coucou faisait écho à une huppe. L'air était doux et embaumé d'aubépine. Une atmosphère propice aux nostalgies ultérieures... et vue

d'ici, un quasi cliché. Pourtant, pourtant, cet idyllique tableau prit un tour étrange quand elle se mit à tourner sur elle-même en chantonant. D'un seul coup, elle prit conscience d'elle-même de façon très brutale, charnellement. Ces mains, ces bras qui s'arrondissaient puis s'ouvraient étaient ses mains, ses bras, à elle. Tout, ses mouvements, sa voix, ce qu'elle voyait, sa peau chauffée par le soleil, tout cela était elle, pleinement, corps et âme. Cependant, cette intense sensation de présence au monde la plaça au bord d'un vertige. C'est probablement là que naquit pour elle le pressentiment de ce qu'est la condition humaine, avec sa fragilité, sa précarité, sa fugacité. Un peu moins d'innocence, un peu plus de conscience. Une autre expulsion du jardin d'édén ? Elle était désespérée et n'aurait pu même exprimer en quoi précisément. Elle était petite, ne savait pas ce qu'elle ressentait, si ce n'est une inquiétude nouvelle, une sorte de menace, mais pire que celle des veilles de compositions à l'école. Elle ne connaissait pas les mots pour dire cela, ni la personne à qui dire cela dans son langage à elle. Elle se mit à pleurer.

Elle vivait alors dans une contrée qui avait été ravagée pendant la seconde guerre mondiale. Même la plage où elle apprenait à nager était encore très marquée par des

traces de mort pourtant anciennes. Quand des militaires manœuvraient en voiture amphibie, elle sentait

vibrer le sol, avait envie de se cacher, ne comprenait pas les adultes qui poursuivaient leur baignade, leurs jeux de ballons. On lui disait alors une phrase magique « n'aie pas peur, la guerre est finie depuis longtemps, il n'y aura plus jamais de guerre ». Qui de l'enfant ou de l'adulte chancelait le plus ? Un fait pour rétablir l'équilibre, une conjuration pour tenter d'approcher le bien-être...

Par la suite elle allait découvrir que le mot équilibre, si cher aux publicitaires et leurs messages suborneurs, n'est pas un état durable mais plutôt quelque chose en mouvement pour maintenir une stabilité, une sorte d'acrobatie entre deux déséquilibres. Finalement, l'équilibre lui paraissait dépendre du bon usage du trébuchet - ni trop ni trop peu, et pas obligatoirement synonyme de bonheur ou d'extase !

La fracture intervint un peu plus tard, et encore un jour de printemps. Dans le parc près de son domicile, les cerisiers étaient gros de fleurs, porteurs d'une abondance à venir. Mais la peur s'était fichée en elle qui ternissait comme d'un tulle la lumière ambiante. Une tuméfaction, des examens, puis un diagnostic, brutal. Ce fut un vacillement, puis un effondrement, ou plutôt une longue descente. Des larmes, oui, mais pas de celles qui apaisent. Des mots, oh tant de mots, avec son compagnon et deux amies intimes. Mais des mots inconsolants ; elle se sentait expulsée du monde des vivants. Elle se rendait compte qu'être parmi les vivants signifiait pour elle ne pas savoir précisément l'échéance, être dans une précarité indéfinie dans le temps. L'erreur de diagnostic ne fut pas reconnue bien que patente, sa maladie n'était pas fatale. Mais deux années lui furent nécessaires pour sortir d'un état qui oscillait entre mélancolie et angoisse. À nouveau des mots, oh tant de mots, avec ses amis, pour dire encore et encore son désarroi, sa pauvreté. Pour écouter leurs mots. Ensemble, ils partagèrent leur peu de compréhension de la condition humaine. Puis elle commença à se révolter contre sa soumission à la ●●●

●●● douleur. Elle sortit de la crise avec un peu plus d'humilité, un peu plus de légèreté, et une seule certitude : l'importance de l'autre. La relation vraie et la révolte par le truchement du langage la remirent debout. Le bonheur simple d'être vivant parmi les vivants viendrait plus tard. Presque tout, depuis, dans sa vie, avait pris un cours différent. Elle comprenait encore moins qu'avant la violence faite à autrui. Elle cherchait s'il était possible de comprendre l'incompréhensible. Elle pouvait lire des livres qui expliquaient. Alice Miller lui parlait des chaînes du malheur, de l'engrenage de la douleur, de la peur embusquée au plus profond. L'exemple de l'extrême, l'enfant Hitler martyrisé devenant un des bourreaux superlatifs de l'histoire humaine. L'exemple de la fragilité et de la folie humaines dans son interprétation du salut nazi qui représenterait la menace du père voulant battre son enfant. Mais une sorte de haut le cœur revenait toujours, un léger vertige nauséux. Comprendre représentait perdre l'équilibre, chercher à donner une légitimité à l'irreprésentable. Elle préférait la voix de Charlotte Delbo (In Auschwitz et après, une connaissance inutile) :

*Je reviens d'un autre monde
dans ce monde
que je n'avais pas quitté
et je ne sais
lequel est vrai
dites-moi suis-je revenue
de l'autre monde ?
Pour moi
je suis encore là-bas
et je meurs là-bas
chaque jour un peu plus
je remeure
la mort de tous ceux qui sont morts
et je ne sais plus quel est le vrai
de ce monde-là
de l'autre monde là-bas
maintenant
je ne sais plus
quand je rêve
et quand
je ne rêve pas.*

ou celle de Primo Levi :
« Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier. »
Eux qui avaient survécu à l'horreur con-



centrationnaire mais n'en pouvaient fuir le souvenir au point de douter de leur état de vivants, avaient choisi de dire la vie contre la mort, le langage contre la violence.

Oui c'était fini, sous cette forme tout au moins, dans cette partie du monde. Elle se répéta la phrase sésame qui l'apaisait tant lorsqu'elle était enfant « *n'aie pas peur, la guerre est finie depuis longtemps, il n'y aura plus jamais de guerre* ».

Il lui semblait par moment qu'une peur insidieuse s'était installée à l'intérieur des êtres, qu'ils se sentaient menacés maintenant par un autre danger. Les progrès techniques et scientifiques dépossédaient du monde : plus on le décryptait, plus il appartenait aux spécialistes, et plus il échappait aux gens de tous les jours. Elle, elle se disait qu'elle vieillissait, qu'elle n'était littéralement plus dans la course. Pourtant, il ne s'agissait pas de nostalgie, même si quelquefois elle repensait aux jours lointains de l'enfance, à certains souvenirs d'une campagne qui a disparu. Il s'agissait d'autre chose, car tous ses doutes, toutes ses questions, s'assortissaient souvent d'une joyeuse curiosité, d'un sentiment profond d'appartenance à la communauté humaine. Alors quoi ? Était-ce le prolongement inévitable de « l'hésitation avant la naissance » (F. Kafka) notre part commune ?

Elle raccrocha le téléphone. Son écoute avait attesté des mots, une réalité, un ressenti. Ce dernier appel était celui d'une femme qui venait de quitter son mari après vingt-cinq ans de vie commune. Il était parti ce matin-là à son travail, comme à l'accoutumée. Leurs enfants étaient étudiants, pratiquement autonomes. Elle disait que son monde s'était désenchanté peu à peu, miné par la vie matérielle,

creusé par le peu de choses dont est fait le quotidien. Elle avait vidé l'armoire de ses vêtements, pris quelques objets aimés et se trouvait maintenant dans un hôtel au bord de la Manche. Cette femme éprouvait un soulagement mêlé de tristesse mais sentait que ça irait de mieux en mieux.

Quatre heures venaient de s'écouler. Elle avait écouté des voix anonymes en quête, en souffrance, en mutation. Echo.

*Tu fais glisser du sable entre tes doigts
Un geste lointain si dérisoire et grandiose
Un autre chaînon
Ta place et ton passage
Entre le premier et le dernier des vivants*

*Question sans réponses
Ou à hypothèses variables
Peut-être une seule question
La poser là sur les galets
Deviendra sable
Dans le roulis des vagues
Avec les autres questions
Depuis le premier homme
Avec les autres hypothèses
Depuis la première parole
Devenues sable
Dans le roulis des vagues
Marcher sur la grève
Devenue langue minérale
Dans le roulis des vagues
Côte à côte avec le premier homme
Scandant dans les pas la question illimitée
Une poignée de sable glisse entre tes doigts
Les mouettes récoltent les trésors du jasant
Marée haute marée basse sous le roulis des vagues ■*

Ghyslaine LELOUP

Comité de rédaction

RETOUR SUR IMAGE

Lorsque nous sommes à l'écoute, entre le vide en pointillé de deux appels, que faire ? On a quelquefois de la difficulté à se plonger dans la lecture d'un livre, voire même d'une revue. Quelquefois, une méditation sur une photo est un tremplin très doux vers une sérénité retrouvée. Cette méditation de l'instant, cette « vie souterraine » que nous laissons affleurer « comme image du repos » ainsi que le conseillait Gaston Bachelard, nous a donné l'idée de nous retourner sur quelques photos du numéro précédent de la revue. Ainsi sont remontés un poème d'Eluard, une petite histoire simple ou quelques digressions précédées d'observations. Aucune objectivité dans tout cela, mais un jeu, préconisé par un grand philosophe, et, somme toute, aussi enthousiasmant que les sempiternels mots croisés ! D'autre part, ce que l'on voit sur une prise de vue, n'est pas encore ce que l'on peut en imaginer à la réflexion et ne sera jamais la vérité « vraie » ! Ainsi en va-t-il de ce que l'on entend à l'écoute : essayer, autant que faire se peut, de dissocier le discours de l'appelant, des « transferts », quelquefois inévitables, ainsi que de ce que l'on est tenté d'imaginer de celui qui est au bout du fil...

Alors, quelle liberté de se livrer entre deux appels à ce petit exercice sur lequel la Charte n'a pas de prise !

Revenir sur les photos du numéro 136, c'est aussi mettre l'accent sur notre travail d'illustration. Vous faire percevoir combien ces choix sont parfois difficiles ou exaltants. Faut-il « illustrer » un papier, ou simplement « suggérer » ? Faire fleurir de-ci, de-là, quelques jolies prises de vues ? C'est bien à vous qu'appartient la réponse !

Un homme sur l'autoroute

Il est vivant. Il marche. Vers quels horizons ? Pas de voies de garage. Il a décidé d'être dehors. Hors la loi. Hors de lui. Hors de tout. Relevé d'on ne sait où. Arrivé là. Fourmi sur macadam désert. Epouvantail à chasser les voitures. Aucun véhicule. Pas âme qui vive. Quelque bosquet, en haut, à gauche, et un triangle moussu de pelouse un peu plus bas, semblent rappeler que la végétation n'a pas perdu ici tous ses droits.



Oui mais l'homme, où en est-il, lui, de ses droits ? Impossibilité de lire les panneaux de signalisation. Comme dans un mauvais rêve, ils sont tournés dans le mauvais sens. Plus de bon sens. Il n'y a plus de sens. Désarmé. Il n'y a plus d'interdiction. Même pas celle de traverser l'autoroute à pied. Et, si l'on pouvait les lire, ces pancartes censées nous indiquer le bon chemin, dans quelles langues venues du silence tonitruant de la mort seraient-elles écrites ? Cauchemar ordinaire : ne plus pouvoir lire, ni écrire, ni parler, ni crier. Le visage de l'être humain qui traverse cette route à trois voies est caché. Homme ? Femme ? Un bonnet noir sur le crâne. Un sac noir sur l'épaule. Qu'y a-t-il à l'intérieur ? Un kilo de plumes ou un kilo de plomb ? La couleur noire est lourde. Chargé de soucis ? Il marche sans hâte.

Un long poteau barre la photo presque en totalité. Sa verticalité semble une barrière infranchissable vers laquelle s'achemine le sujet à petit pas. Hors des clous. Hors d'appel. Le tragique pèse sur le choix du noir et blanc. Il y aurait bien ce petit chemin de fortune, en haut, à gauche, mais il choisit de l'ignorer.

Mais le titre même de l'article de presse : « Assistance à personne en danger » n'a-t-il pas influencé mon ressenti ? Impressionné l'appréhension que je me faisais de l'ensemble ? Je décide que ce pourrait être un homme. Il serait en train

de travailler paisiblement pour la société d'autoroute dont il est l'employé depuis dix ans. Il aime son travail, c'est ce qu'il recherchait depuis toujours : travailler en plein air ! Ses collègues de travail sont sympathiques, l'ambiance est excellente. Tout va bien ! Aujourd'hui, il est occupé à enlever les différents débris qui jonchent les bas-côtés. Il ne court aucun danger car les voies d'accès ont été coupées pour lui permettre d'exercer son activité en toute quiétude. Il entend les oiseaux pépier, c'est le début du printemps et il est heureux avec son épouse et ses quatre enfants.

Les petits poucets de l'écoute

Petit poucet de l'écoute. Marquer chaque appel d'un caillou blanc. Plus ou moins lourd. Les poser là, bout à bout. Dans une douce clairière. Dans l'herbe toute fraîche de rosée. Partir de ses quatre heures d'écoute avec cette image. Comme une ronde ayant percé la solitude et l'angoisse. Galets polis par le désespoir. Malmenés par tant de tempêtes. Pas assez écoutés. Pas assez aimés. Pas d'enfance merveilleuse. Un creux de malheur dans le plexus. Au cœur du caillou. L'angoisse de vivre. La peur de repartir encore et sans cesse sur le même schéma catastrophique. Peur de se refaire. De faire sa vie. Peur d'aller de l'avant. De faire des choix. Peur de l'humiliation quotidienne devant ses supérieurs. Ce bloc-là se désagrège et pleure au bout de quelques secondes. Cet autre est boursofflé de vanité. En voici une qui tremble devant la nuit qui tombe, le sommeil qui n'arrivera pas. Celui-ci est obligé de se coltiner avec ses perversités, ses scénarii de série B. La suivante, c'est vivre avec



... sa dépression, la béquille des médicaments, des posologies toujours plus fortes, des pilules de toutes les couleurs. Survivre à un deuil. Souffrir de tous ses manques, de sa sale tête, d'une poitrine trop petite, d'un diplôme raté, d'une amoureuse en fuie.

Ecouter ceux qui sont plus sensibles, plus écorchés, plus seuls. Ceux conscients que les drogues et l'alcool ne sont que des symptômes, ou ceux conscients de rien, sinon de ce qu'ils nomment déchéance. Ceux qui se rattrapent à une branche tendue, à un mot, et ceux qui remercient. Les déments. Dans leurs délires, leurs cris, leurs hurlements. Schizophrènes, psychopathes. C'est l'hôpital psychiatrique qui leur laisse notre numéro de téléphone. Ceci est une énumération. Mais derrière chaque cas, combien de jours, de mois, d'années de souffrance ? Les écouter tous. Sans cesse. Sans faillir. Sans cesse sur le métier... Sans cesse décrocher le téléphone et écouter. Ces gros cailloux qu'ils ont sur le cœur. Dans le ventre. Dans les yeux. Les larmes de béton qui solidifient le malheur. Alors l'empathie. Comme un baume, comme la seule chose que je peux faire. Toujours. Rien de plus ni rien de moins. Alors voilà. Tous ces appels, tous ces problèmes si lourds à porter, je les aligne là, en partant. Les uns contre les autres. Ils se tiennent la main, ils s'entraident, ils respirent. Il y a une onde de douceur qui se crée. Et je suis là, moi aussi. Parmi eux. Un de ces cailloux.

Le chemin vers la plage

Les mots qui avaient traversé le désert de sa page blanche, il les avait laissés derrière lui. Le sol de tomates rouges du petit cabanon était jonché de feuillets dactylographiés. Et dûment numérotés : 453 pages. Il était temps de laisser son histoire. D'y mettre un point final. Il avait fallu tant de jours et de nuits. Les saisons avaient filé. Les femmes aussi. Même son chat ! C'est dire si l'écriture l'avait rendu insupportable. Plus rien ne valait la peine, hormis arriver au bout. Hors du temps, il revenait de loin. Et il était même dans les temps imposés par son éditeur. Ce dernier apprécierait. Ce fut la dernière ligne droite, la plus difficile, la plus fragile à tenir. Il avait consacré à ce roman tant de passion. Tout s'éteignait à présent, par cette chaude matinée de juillet. Il marchait vers



la plage, vers l'eau fraîche, vers le bain purificateur. Quelquefois, il avait rêvé de ce moment d'achèvement. Sans jamais y croire vraiment. C'aurait été abandonner la fiction et il était plongé dedans. Sous pression. Avec cette ardeur, cette volonté farouche d'en finir avec ses personnages imaginaires, sans jamais toutefois vouloir les quitter tout à fait. Il ne le pouvait, tant qu'il était pris par la rédaction de l'intrigue, le fond et la forme. Plonger dans le fond de la mer. Il n'avait maintenant plus que cette idée en tête.

Comblé. Il se sentait comblé par le point final et en même temps lourd d'une certaine morosité. Normal, certes, mais plus morose tout de même que les autres fois. Et puis cerné par les ombres de ses personnages, il se mit à courir sur le chemin de sable chauffé à blanc. Nager. Nager sans plus faillir jusqu'à l'île et en revenir. Comme il revenait au monde. Il eut de plus en plus chaud. Des petits filets de sueur coulaient sur les tempes, le long de la colonne vertébrale, dans le cou. En un clin d'œil, il fut trempé. Vacilla. Chassa des mouches devant ses yeux. Son cœur battait la chamade. Il s'assit, vaincu, pour reprendre son souffle. Une voix d'un autre âge lui disait : « *reviens, reviens sur tes pas, reviens vers ta maison.* » Se pouvait-il que cette solitude rêvée et si chèrement acquise se referme sur lui comme un piège ? Il sentait l'air se raréfier. Personne. Aucun secours à espérer s'il perdait connaissance. Il désirait tant la mer. La sagesse lui imposait une autre voie. Rebrousser chemin. Ce n'était pas dans ses habitudes. Hésitant, il se remit sur ses pieds, jeta un regard sur l'horizon indigo, fut pris d'un vertige, tituba et décida qu'il valait mieux abandonner. La petite voix était toujours là : « *viens, rentre à la maison.* » Il se sentait si mal... pour rejoindre plus vite l'entrée il passa par le potager, les tomates toutes

luisantes qui exhalaient leur sensualité, les haricots verts qu'il faudrait cueillir dès ce soir, les courgettes bientôt à point et les melons jaunes. Cette proximité de la nature, ce sentiment d'utilité, d'avoir à récolter bientôt ce qu'il avait semé, le rasséréna. Le malaise se dissipait au fur et à mesure qu'il revenait vers sa maison. Il eut l'idée un peu folle d'être le jouet de ses personnages sortis de son imagination. Peut-être voulaient-ils encore un peu de lui, et, qui sait, le faire souffrir, s'emparer de sa raison ? Il sifflota, contourna la maison et s'arrêta net. Là, en bas de l'escalier, assis sur son arrière-train, et le regard fixe et amusé : le chat était revenu.

A côté (1)

« *La nuit plus longue et la route plus blanche.*

Lampes je suis plus près de vous que la lumière.

Un papillon l'oiseau d'habitude

Roue brisée de ma fatigue

De bonne humeur place

Signal vide et signal

A l'éventail d'horloge. »

Paul Eluard, in « Capitale de la douleur ».

A côté (2)

« *Soleil tremblant*

Signal vide et signal à l'éventail d'horloge

Aux caresses unies d'une main sur le ciel

Aux oiseaux entrouvrant le livre des aveugles

Et d'une aile après l'autre entre cette heure et l'autre

Dessinait l'horizon faisant tourner les ombres

Qui limitent le monde quand j'ai les yeux baissés. »

Paul Eluard, id.



« L'ÉCOUTE, RIEN QUE L'ÉCOUTE, TOUTE L'ÉCOUTE. »

La Revue a reçu récemment, par l'intermédiaire de Nicole Viallat, Présidente de S.O.S Amitié Île-de-France, un témoignage écrit du Pasteur Paul Guiraud, actuellement âgé de 93 ans, sur les circonstances qui ont précédé la création du premier Poste d'écoute de S.O.S Amitié, à Boulogne, en octobre 1960. Étant l'un des derniers acteurs survivants de l'équipe des fondateurs de notre association, il souhaitait plus particulièrement mettre en lumière le rôle essentiel joué par la femme du Pasteur Jean Casalis, qui furent, l'un et l'autre, les deux premiers écoutants...

« [...] Madame Casalis était durement atteinte par le nombre de suicides et c'était au cœur de toutes ses pensées, dans le silence compact autour d'un acte réprouvé. Il fallait faire quelque chose. Elle en parlait à son mari qui essayait de la freiner. Mais elle lui disait que ses paroissiens avaient sa présence et l'église, mais les suicidés, personne. En 1960, il n'existait pas de secours par téléphone. Et puis un jour elle entendit parler d'un « secours par téléphone ». Un mouvement avait été fondé en Angleterre par un révérend anglican : Chad Varah. Elle persévéra et chercha des gens compréhensifs. Je fus de ceux-là, avec des appels téléphoniques sans arrêt. Surchargé, je ne lui laissais aucun espoir, mais le sujet me revenait souvent en tête. Dans mon ministère savoyard, j'avais les enterrements refusés des catholiques, présentant les excuses du curé proche des familles.

Et elle revenait : « *Il faut faire quelque chose* ». Et puis sa voix en plein élan me demanda d'aller avec elle au Conseil œcuménique à Bossey (Suisse) pour une réunion centrée sur un secours par téléphone. Et son espoir éclatait avec cette possibilité. Je ne pus résister et me retrouvais avec Jean Casalis et sa femme et avec Georges Lillaz propriétaire du BHV. Il y avait là le révérend Varah de Londres, lanceur de l'idée et d'un premier poste à Londres. Deux autres pasteurs l'avaient suivi avec deux postes suisses. J'ai pu avoir de longs entretiens avec Chad Varah dans les suspensions de séance. La pression augmente. Le 3^{ème} jour, les Français tiennent séance.

Relance ardente de Madame Casalis et, sans autre, est décidée la création d'un Poste français.

Avec quoi ? Rien ! Sauf une impulsion puissante pour lancer rapidement une action. « Mamie », c'était le nom donné par ses proches, me demande du temps. Membre du Conseil directeur de l'Eglise Réformée de France, j'y aborde la question :

accueil favorable et unanime, et le Conseil nomme un couple avec financement et logement pour le poste ainsi créé : Le Pasteur Jean Casalis et Madame. Déjà l'argent rentrait et j'apprends que Georges Lillaz assurera tous les frais y afférents : téléphoniques, locaux et équipements.

Avec qui ? Pourquoi avoir engagé ainsi l'Eglise réformée en pleine responsabilité ? Elle sait et manifeste que les chrétiens doivent, sans profit envisagé, être attentifs aux souffrances humaines. Il y a une autre raison : écouter 24 heures sur 24, cela nécessite beaucoup de monde. Comment recruter et où les prendre ? Dans les paroisses, on écoute, on interroge, on accepte. Les présences sont là.

Il reste de nombreuses questions. Tout d'abord les règles intérieures. Libérés des questions d'argent, et refusant le système de la Croix Rouge avec des délégations de pouvoir pour les régions, nous avons établi une responsabilité et une liberté des entreprises locales unies par ailleurs. On peut avancer pour des statuts. Je m'y attelle, mais travaille avec un ami, Mgr Matagrin. Il n'y a aucune intention œcuménique. La Fédération protestante a été informée mais sans fonction ou responsabilité particulière.[...]

Notre avis est la création d'un mouvement auquel nous donnons le nom de SOS (Sauvetage pour des gens en grave péril) et AMITIE pour définir une relation proche et compréhensive. Les équipes doivent vivre librement leur responsabilité dans une solidarité nationale générale. Cette solida-

rité devait mettre au bénéfice des règles communes mais il restait un point essentiel : comment vivre la relation appelant - écoutant ?

L'appelant dans sa solitude et la densité d'ordonner ses sentiments doit être écouté. Nous, pasteurs, ne sommes pas en permanence des explicateurs enseignants,

mais nous recevons souvent des gens en difficulté. On appelle cela le « Seel-sorge »⁽¹⁾. Au centre du contact appelant - appelé, le premier est toujours prioritaire. Il fallut effacer l'habitude, celle des conseils, des interruptions compréhensives, des mots ayant une vibration de pitié, pas de B.A. L'écoutant doit mettre un frein à ses tentations personnelles pour aider. Alors, dira-t-on : on ne fait rien ! Si, beaucoup : on écoute. Elle dit la densité de l'attention, la proximité sans mots, sauf parfois les « je vous écoute » ou « je vous entends » ou même un silence. Pas de sentiment, mais du cœur pour un autre en panne !

L'écoute, rien que l'écoute, toute l'écou-

te. Tout ce que je dis a été nourricier, dans des retours sur soi-même pour tous les appelés.

Ma lettre vous aura-t-elle fait entrer dans l'extraordinaire période de création de S.O.S Amitié et fait savoir qu'une seule personne peut avoir un pouvoir créateur, mobiliser les bonnes volontés et faire une grande chose ? Mieux, ce fut le germe de quantités de SOS avec des objectifs plus précisés.[...] » ■

(1) « Le soin de l'âme », en allemand (NDLR)



CHAD VARAH, FONDATEUR DES SAMARITAINS, EST DÉCÉDÉ



tout à fait remarquable, ayant fondé une organisation qui a sauvé un grand nombre de vies. Ce fut un grand humaniste [...] »

Rowan Williams, archevêque de Canterbury, a dit pour sa part : « *Il a contribué d'une manière unique à faire évoluer notre société tout entière, en changeant les attitudes vis-à-vis du suicide, et en pratiquant une pastorale totalement neutre en direction des personnes en difficulté. Son intuition a été qu'une oreille attentive pouvait apporter un grand réconfort à ceux qui se sentent seuls, et ne savent plus à qui parler [...]* »

Phad Varah, prêtre anglican qui a été le premier, en novembre 1953, à ouvrir à Londres une ligne téléphonique pour l'écoute des personnes suicidaires, est décédé le 7 novembre dernier à l'âge de 95 ans. Il est le fondateur en Angleterre des « Samaritans », qui ont servi de modèle pour la création, d'abord en Europe, puis dans de nombreux pays, des services d'aide d'urgence par téléphone. S.O.S Amitié France, fondé en 1960, s'est largement inspiré des principes fondamentaux mis en œuvre chez nos amis anglais : l'usage du téléphone, l'anonymat et la confidentialité, l'empathie et la non-directivité...

À l'occasion de ce décès, la Grande-Bretagne a rendu un hommage unanime à ce pionnier. Le Prince Charles, Président d'Honneur des Samaritains, a déclaré par exemple : « *Chad Varah fut un homme*

Chad Varah, né en 1911, était à une année près l'exact contemporain de notre Abbé Pierre (1912 – 2007). Tous deux, dans la même décennie des années 1950 du 20^{ème} siècle, ont mis en œuvre à leur manière de puissants mouvements de solidarité pour surmonter l'indifférence des pouvoirs publics – et aussi des opinions publiques – face aux drames des plus démunis : l'un s'est préoccupé du froid des corps sans toit, l'autre du froid des âmes ayant perdu tout espoir... ■

UNE RÉUNION EN FRANCE DU COMITÉ INTERNATIONAL D'IFOTES



Pour la première fois depuis mars 2004, où cette rencontre avait eu lieu à Strasbourg, le Comité International d'IFOTES, dont S.O.S Amitié France fait activement partie, s'est réuni à nouveau en France, à Toulon, les 9 et 10 novembre derniers. Des représentants des associations d'écoute téléphonique de dix pays étaient réunis : Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, France (Jean-Claude DELERM et Pierre COUETTE), Israël, Italie, Pays-Bas, Suède et Suisse.

De nombreuses questions étaient inscrites à l'ordre du jour, comme par exemple le bilan du récent Congrès en juillet à Prato (Italie), les perspectives du prochain en 2010 à Vienne (Autriche), le projet de numéro commun européen, le rapprochement en cours au niveau mondial entre IFOTES, Befrienders (fondé par Chad Varah) et Lifeline, nos relations avec l'Organisation Mondiale de la Santé, etc. ■



Le dossier du numéro 128 (Hiver 2005) de notre revue était consacré à « L'Europe de l'écoute ». Il contient des articles détaillés sur Chad Varah et les Samaritains, et sur IFOTES et ses principaux pays membres.